18e ANNÉE - 205 - Tome XLIX - N° 4 1er OCTOBRE 1936

La Vie Spirituelle

Ascétique et Mystique

LES PRINCIPES ET LA PRATIQUE

R. Gar.-Lagrange. . L'espérance selon sainte Catherine de Sienne 225
E. Masure . . . . . Le Sacerdoce et l'Action catholique. . 239
A.-D. Sertillanges . L'audace des humbles 268

LES MAITRES ET LES MODÈLES

P. Cras . . . . . Mère Marie du Divin-Cœur 271
Y. Pirat. . . . . La petite-fille d'une grande sainte. . . 291

TEXTES ANCIENS

Marie de Sainte-Thérèse. La « possession divine ». 295

LES IDÉES ET LES ŒUVRES

Apostolus . . . . . S'évader en Dieu 303
P. Boscher . . . . . La Semaine de Saint-Brieuc. 308

LECTURES

Témoins du divin, par P. Mesnard. — *La contemplation à l'école de saint Bernard*, par A. Maydieu, O. P. — *Lumen Ecclesiae*, par P. D. 320

ÉTUDES ET DOCUMENTS

G. Rabeau. . . . . La spiritualité de Karl Barth. . . . . [129]
I. Mennessier. . . . L'état religieux et les deux vies . . . . [155]
M.-J. Congar . . . . Faut-il désirer que les dissidents tombent dans l'indifférence religieuse ? [172]
P. Régamey . . . . . La « componction du cœur » . . . . . [179]
Henry Bars . . . . L'Église en face de la renaissance . . [187]
Lectures . . . . . [191]

4906

LES EDITIONS DU CERF JUVISY SEINE-ET-OISE

LA VIE SPIRITUELLE

revue mensuelle

Directeur : M.-V. BERNADOT

La correspondance doit être adressée impersonnellement à
M. le Directeur de LA VIE SPIRITUELLE
LES ÉDITIONS DU CERF
JUVISY (Seine-et-Oise)

Chèque postal : Éditions du Cerf : c. c. **Paris 1436-36**
Téléphone : **JUVISY 200**

Nous prions nos correspondants de bien vouloir mentionner sur leurs chèques ou mandats :
1° S'il s'agit d'un « abonnement » ou d'un « réabonnement ».
2° Si cet abonnement est pour eux ou pour une autre personne.
3° A quelle revue il se rapporte : *Sept, Vie Intellectuelle, Vie Spirituelle, Revue des Jeunes, Année Dominicaine, Cahiers de la Vierge, Bulletin Thomiste, Lettre de Juvisy.*

PUBLICITÉ

M. LECOMTE, *régisseur exclusif*
167, rue de Vaugirard, PARIS-15e
Téléphone : Ségur 22-59

Tarif des abonnements :

	La Vie Spirituelle simple	*La Vie Spirituelle* avec suppl.	*La Vie Intellectuelle*	*La Revue des Jeunes*
France :	**20** fr.	**30** fr.	**50** fr.	**30** fr
Étranger demi-tarif :	**30** fr.	**40** fr.	**60** fr.	**40** fr.
Étranger plein tarif :	**40** fr.	**50** fr.	**75** fr.	**50** fr.

Abonnement à deux revues (*La Vie Spirituelle* complète seulement) : réduction de **5** fr.
Abonnement aux trois revues : France : **100** fr. Étranger : **130** et **165** fr.
Numéros vendus séparément . **4 francs**

. *Liste des Pays qui ont accepté une réduction de* 50 % :

Afrique du Sud (Transvaal, Natal, Orange, Bechuanaland, etc.), Albanie, Allemagne, Abyssinie, Arabie Saoudite, Argentine, Autriche, Belgique, Brésil, Bulgarie, Canada, Chili, Colombie, Congo Belge, Costa-Rica, Cuba, Dantzig (Ville libre), Égypte (et Soudan égyptien), Espagne (Baléares et Canaries), Esthonie, Finlande, Grèce et Crète, Guyane Néerlandaise, Guatémala, Haïti, Hedjaz (et Nedjed), Honduras, Hongrie, Iran, Iracq, Lettonie, Liberia, Lithuanie, Luxembourg, Mexique, Nicaragua, Panama, Paraguay, Pays-Bas, Perse, Pologne, Portugal et Colonies, République Dominicaine, République de l'Équateur, Roumanie, Russie (U.R.S.S.), Salvador, Suisse, Tchécoslovaquie, Turquie d'Europe et d'Asie, Uruguay, Vatican, Vénézuéla, Yougoslavie, Maroc (zone espagnole).

* *Les abonnements partent d'octobre, de janvier, d'avril ou de juillet.*
* ON NE REÇOIT DES ABONNEMENTS QUE POUR L'ANNÉE ENTIÈRE.
* *Pour tout changement d'adresse envoyer 1 fr. et l'ancienne bande.*
* *Les manuscrits non insérés ne sont pas rendus.*
* *La revue ne paraît pas en août.*

N° 205 1er Octobre 1936

LA VIE SPIRITUELLE

REVUE MENSUELLE

LES PRINCIPES ET LA PRATIQUE

L'espérance selon sainte Catherine de Sienne

In te, Domine, speravi, non confundar in aeternum.

Nous avons vu, à la lumière du *Dialogue* de sainte Catherine de Sienne, quelle idée il faut se faire de la foi chrétienne et comment cette sainte en a vécu. Elle parle d'une façon non moins pénétrante de la vertu d'espérance. Ce sujet est toujours actuel et n'est pas sans difficulté.

Quelques-uns disent aujourd'hui : l'espérance est une *émotion* de la sensibilité, qui donne de l'élan et nous permet d'entreprendre des choses difficiles. — C'est bien là l'espérance au sens large du mot; ainsi le soldat, dans une bataille, espère la victoire. L'espérance chrétienne ne serait-elle que cela ?

D'autres disent : l'espérance est une *confiance naturelle* qui naît à cette pensée que le monde est dirigé,

gouverné par une Providence attentive et bienveillante. — Si elle n'était que cela, elle serait déjà quelque chose d'élevé dans l'ordre naturel. Mais l'espérance chrétienne est quelque chose de très supérieur encore, puisqu'elle est de l'ordre surnaturel de la grâce et qu'elle suppose la foi infuse.

Même parmi les chrétiens, il en est qui ne savent pas assez la distinguer, pratiquement du moins, de la présomption, qui, à certains égards, lui ressemble, quoiqu'elle en diffère profondément.

Enfin, il y en a qui savent fort bien que l'espérance chrétienne est une vertu théologale, très distincte de la présomption, mais ils savent aussi qu'elle s'accompagne de la *crainte* du péché, de la crainte de ne pas faire son salut, qui n'est pas encore assuré. Alors, ils se demandent s'ils ont une espérance assez ferme. Ils se demandent aussi parfois quelle est *la certitude propre de l'espérance*, assez différente de celle de la foi. Il n'est pas révélé, ni de foi, que chacun de nous en particulier sera sauvé, et pourtant chacun doit *l'espérer* et fermement l'espérer, comme le dit le Concile de Trente. Quelle différence y a-t-il entre la certitude de la foi et la fermeté de l'espérance ?

*
* *

Il convient de voir comment les plus grands saints ont parlé de cette vertu théologale mystérieuse, qui nous fait *compter fermement* sur le secours promis par Dieu pour le salut de notre âme. Chacun de nous n'a pas la certitude absolue que de fait, individuellement, il sera sauvé (il faudrait pour cela une révélation spéciale), mais nous l'espérons, et, par l'espérance, nous *tendons avec certitude* vers ce but, à condition de ne pas dévier dans le sens de la présomption, ni dans celui du décourage-

ment. Cette *certitude de tendance*, qui provient de celle de la foi, est des plus précieuses (1). Il importe d'y insister.

Sainte Catherine, dans son *Dialogue*, a bien noté, au sujet de cette vertu, trois choses importantes : 1° ce qu'est la fausse espérance des serviteurs du monde; 2° ce qu'est la véritable espérance chrétienne, quels sont ses motifs; 3° comment la confiance héroïque des saints ranime l'espérance autour d'eux.

*
* *

La fausse espérance

La fausse espérance des serviteurs du monde est la confiance présomptueuse qu'ils ont *en eux-mêmes*. Elle leur fait poursuivre des biens terrestres, plaisirs, fortune, honneurs, et, pour y parvenir, ils s'appuient sur leurs propres forces naturelles et sur les secours humains qu'ils rencontrent, sur les relations qu'ils peuvent avoir avec leurs semblables.

On lit dans le *Dialogue*, ch. 136 : « *Ma providence*, dit le Seigneur, *ne fait pas défaut à qui espère en moi;* mais elle se détourne de qui me retire sa confiance pour la placer en soi-même. Tu le sais, on ne peut placer son espérance en deux choses contraires..., ni servir deux maîtres à la fois... Il faut donc, ma fille très chère, que l'âme me serve et qu'elle espère en moi, ou bien qu'elle

(1) Cf. saint Thomas, IIª IIæ, q. 18, a. 4. La certitude de l'espérance est une *certitude de tendance* participée dans la volonté sous la direction de l'intelligence du croyant. Ainsi, sous la direction de la Providence, l'instinct de l'animal *tend infailliblement* vers son but. Ainsi encore, quand nous avons pris le chemin d'une ville, nous *tendons certainement* vers elle, et nous espérons y arriver.

serve le monde et qu'elle place en lui son espérance et en elle-même aussi. Si elle sert le monde loin de moi, d'un service sensuel, elle aime et sert sa propre sensualité; elle attend une jouissance, un plaisir, une satisfaction sensuelle. Mais comme c'est dans une chose finie, vaine et passagère, qu'elle a mis son espérance, elle se trouve déçue et n'en retire pas la joie qu'elle attendait. » La désillusion suit la présomption. Cette fausse espérance est d'autant plus fausse que l'on cherche à obtenir un bien plus élevé, par des moyens purement humains.

Cependant, l'âme qui sert ainsi le monde et est en état de péché mortel conserve depuis le baptême la foi infuse et l'espérance, tant qu'elle ne commet pas de péché grave, qui soit directement contre ces deux vertus.

Elle les garde encore, mais il arrive souvent, comme le dit la Sainte, que, dans un pareil état, *le pécheur abuse de l'espérance, en remettant toujours à plus tard sa conversion.* Comme il est dit dans le *Dialogue*, ch. 132 : « Ces pécheurs présomptueux usent à contresens de la considération de ma bonté, quand ils s'autorisent de la confiance qu'ils ont en ma miséricorde pour m'offenser. Je ne les en conserve pas moins dans l'espérance de ma miséricorde, pour que, au dernier moment, ils aient à quoi se rattacher, pour ne pas succomber sous le remords, en s'abandonnant au désespoir. Car le péché de désespérance m'offense davantage et leur est plus mortel que tous les autres péchés qu'ils ont commis dans le cours de leur existence. »

Ainsi coexistent en bien des âmes la fausse espérance et la vraie qui reste à l'état imparfait (1).

(1) L'espérance chrétienne parfaite ne saurait coexister avec la fausse espérance. C'est en ce sens qu'il est dit plus haut : « On ne peut placer son espérance en deux choses contraires. » De même elles ne sauraient intervenir en un seul et même acte.

La confiance présomptueuse en soi-même, qui mène à la désillusion, conduirait au désespoir si l'espérance infuse, qui sommeille en l'âme du pécheur, ne se réveillait pas. Celui qui s'appuie sur soi-même et non pas sur Dieu ressemble à l'homme qui s'appuie sur un fragile roseau qui se brise et lui déchire la main. Celui qui, pour l'orientation de sa vie, met son espérance, non pas en Dieu et dans le précieux sang du Sauveur, mais en soi-même, prend la *route large* qui descend et *se resserre en descendant*, celle qui conduit à la géhenne et à la perdition. Mais, grâce à la divine miséricorde, les peines qu'il trouve sur ce chemin de damnation lui font assez souvent reprendre *la voie étroite*, qui monte et qui *s'élargit en montant* vers l'infinie Bonté de Dieu, à qui elle conduit. L'opposition de ces deux voies : la descendante qui se resserre, la montante qui s'élargit, est une des plus grandes leçons.

*
* *

La véritable espérance chrétienne, qu'est-elle ?

Cela apparaît par son vrai motif.

Le motif formel de cette vertu infuse et théologale, qui tend vers Dieu à posséder un jour, c'est Dieu même toujours secourable.

Elle s'appuie sur la foi aux promesses divines, sur l'infinie Miséricorde et la Toute-Puissance auxiliatrice. Saint Thomas et ses disciples disent de même : le motif formel de l'espérance théologale est Dieu toujours secourable, *Deus auxilians*, bien supérieur à notre effort, que Lui-même suscite en nous. Le motif formel d'une vertu infuse doit être surnaturel, et le motif formel d'une vertu théologale doit être incréé : Dieu même. Pour la

foi, c'est Dieu révélateur; pour l'espérance, c'est Dieu toujours secourable; pour la charité, c'est Dieu infiniment bon en lui-même.

Voilà qui relève considérablement l'espérance théologale au-dessus de toute espérance humaine.

Dieu seul, en effet, peut nous conduire jusqu'à lui, par les secours qu'il nous a donnés en Jésus-Christ et par ceux qu'il nous a promis.

Dans le *Dialogue* de sainte Catherine de Sienne, au chapitre 136, le motif de l'espérance est ainsi exprimé : « Lorsque, à la lumière de la très sainte foi, l'homme considère *le prix du sang qui a été versé pour lui*, il en conçoit une *ferme espérance de son salut*. Les opprobres du Christ crucifié vous ont rendu l'honneur (la grâce des enfants de Dieu)... Son obéissance a réparé votre désobéissance, et tous vous pouvez participer à la grâce qui est en lui.

« Voilà ce qu'a fait pour vous ma providence. Depuis le commencement du monde, elle a pourvu aux besoins et au salut de l'homme et elle y pourvoira jusqu'aux derniers jours par des moyens multiples et variés, suivant que moi-même, le bon et vrai médecin, je jugerai tel ou tel remède conforme à votre infirmité et nécessaire pour vous rendre la santé parfaite et vous la conserver. Ma providence ne manquera jamais à qui cherche son appui et espère en moi comme il faut...

« *Celui qui a mis en moi son espérance* et me sert de tout son cœur, dans la plénitude de son âme, nécessairement et pour la même raison, *cesse d'espérer en soi-même* et dans le monde : il n'a plus confiance en sa propre fragilité, en son savoir-faire, en sa propre énergie. On peut bien, dit saint Thomas, avoir quelque confiance en soi pour bâtir une maison, planter des vignes et autres effets de l'art humain, mais comment avoir confiance en

soi *pour le salut*, qui dépasse immensément nos forces naturelles, et même pour faire le moindre pas en avant dans la vie intérieure ? Pierre le comprit d'une façon profonde avec le triple reniement.

Faisons attention à tout ce qui, dans notre vie, dépend du secours de Dieu, même dans l'ordre naturel; l'existence, la durée de la vie, la santé à conserver, la force physique, la force morale de la volonté pour persévérer dans le bien, la grâce nécessaire pour bien vouloir et pour bien agir, le succès de nos entreprises, la persévérance finale ou la bonne mort.

Nous pouvons bien avoir quelque confiance en nous-même pour faire quelque objet d'art, pour ordonner un raisonnement selon les règles de la logique, si nous l'avons bien apprise; mais non pour faire le moindre pas en avant dans l'ordre de la sanctification et du salut. Ici, nous devons avoir une *sainte défiance de nous-même*, et avec elle grandit *la confiance en Dieu*.

Le Seigneur continue, dans le même chapitre du *Dialogue* : « Cette véritable et sainte espérance est plus ou moins parfaite, suivant le degré d'amour que l'âme a pour moi, et c'est dans la même mesure qu'*elle goûte ma providence*. » Ce goût spirituel est très supérieur aux consolations sensibles. Non seulement, en effet, l'âme fidèle croit à la Providence, mais elle en découvre de mieux en mieux les manifestations, là où l'on ne s'y attendait pas, et elle goûte la Providence par le don de sagesse, qui nous montre toutes choses en Dieu, même les événements pénibles et imprévus, en nous rappelant que Dieu ne les permet que pour un bien supérieur, qu'il nous sera donné de voir un jour.

Il est dit au même endroit : « *Ceux qui me servent de*

(1) *Dialogue*, ch. 110.

façon désintéressée, avec l'unique espoir de me plaire, goûtent mieux la Providence que ceux qui attendent de leur service une récompense dans la joie qu'ils trouvent en moi... Parfaits et imparfaits sont l'objet de mes attentions, je ne manquerai à aucun, pourvu qu'ils n'aient pas la présomption d'espérer en eux-mêmes. »

On le voit, l'espérance, qui devient celle de plaire à Dieu, doit être laborieuse, elle doit nous inspirer un service désintéressé, sans rechercher de consolations immédiates. Alors, plus on est désintéressé, plus on goûte la Providence, plus on la voit dans le cours de la vie, plus on s'abandonne à elle. Cette fidélité laborieuse au devoir quotidien et cet abandon conservent l'équilibre de la vie intérieure au-dessus de la paresseuse quiétude et de l'agitation inquiète et stérile.

La voie de l'abandon et la fidélité dans les petites choses donnent ainsi l'équilibre entre la passivité et l'activité : Tout attendre de Dieu, mais de notre part donner tout ce que nous pouvons. « L'abandon confiant, a-t-on dit, c'est la voie; la fidélité, ce sont les pas qu'on fait sur cette voie pour arriver au but. »

On évite ainsi deux excès contraires : l'inaction des quiétistes et l'activité fébrile, où la vie extérieure submerge la vie surnaturelle, parce qu'on oublie que la prière est l'âme de tout apostolat.

Enfin, l'espérance laborieuse reste ferme et invincible au milieu des plus grandes difficultés, parce qu'elle s'appuie toujours sur la *Miséricorde et la Toute-Puissance auxiliatrice* (1), sur *les mérites infinis du Sauveur* (2), sur sa grande prière qui continue au sacrifice de la messe,

(1) *Dialogue*, ch. 30.
(2) *Ibid.*, ch. 75.

où nous devons renouveler nos forces par une fervente communion (1).

Le *Dialogue*, au chapitre 139, nous dit aussi quelle confiance nous devons avoir en *Marie*, et que celui qui a recours à elle ne peut être damné; ce recours fréquent est un signe de prédestination. Il est dit en cet endroit, au sujet d'un pécheur qui se repentit avant de mourir : « Je n'avais pas oublié le respect et l'amour qu'il portait à Marie, la très douce Mère de mon Fils unique, à laquelle ma bonté a accordé, en l'honneur du Verbe, que quiconque, juste ou pécheur, l'honorerait comme il convient, ne serait jamais la proie du démon infernal. Elle est comme une amorce, posée par ma bonté, pour prendre les créatures douées de raison » et les ramener vers le bien, à l'occasion même des choses les plus pénibles (2).

Tels sont les grands motifs d'espérer, sans cesser pour cela de travailler nous-mêmes à notre salut. Et plus l'âme est généreuse en ce travail, plus elle voit tout ce qui reste à faire et plus elle se fie à Dieu, en demandant son secours.

*
* *

La confiance héroïque des saints ranime l'espérance autour d'eux

Celui qui espère doit relever les courages autour de lui. La certitude de l'espérance n'est pas encore celle du

(1) *Dialogue*, ch. 110. La Sainte nous dit souvent que la communion est d'autant plus fructueuse que nous en avons un plus vif et saint désir. Elle-même avait une telle faim de l'Eucharistie, qu'un jour qu'on lui avait indûment refusé la communion, une parcelle de la grande hostie que le prêtre allait consommer se détacha et fut portée miraculeusement à la servante de Dieu pour répondre à l'ardeur de son saint désir.

(2) On peut ainsi espérer en Marie comme en l'instrument de prédilection de Dieu. Cf. saint Thomas, IIª IIæ, q. 17, a. 4.

salut, le péché reste possible et il faut le redouter; mais *c'est la certitude* de plus en plus grande *de tendre vers le salut*, lorsqu'on s'appuie sur la divine miséricorde et les mérites du Sauveur en observant les préceptes.

La vie de sainte Catherine de Sienne nous montre la certitude croissante de son espérance, qui ranimait constamment la confiance autour d'elle.

Le Seigneur lui avait promis la conversion de bien des âmes si elle supportait de grandes souffrances avec amour. Il lui avait dit, pour elle et pour sa famille spirituelle (1) : « *Vous devez me faire le sacrifice de vous-mêmes* : sacrifice extérieur et intérieur tout à la fois, unis ensemble, comme la coupe et l'eau que l'on offre au maître. On ne peut présenter l'eau sans la coupe, et le maître ne saurait avoir pour agréable qu'on lui présentât la coupe sans l'eau. Ainsi, vous dis-je, *vous devez m'offrir la coupe de vos nombreuses peines extérieures*, de quelque manière que je les envoie, sans choisir ni le temps, ni le lieu, ni la mesure qui vous conviennent, mais en les acceptant comme je vous les donne. *Cette coupe doit être pleine, et elle sera remplie, si vous recevez toutes ces épreuves par sentiment d'amour*, si vous supportez tous les défauts de votre prochain avec une véritable patience, accompagnée de la haine ou détestation du péché... Souffrez ainsi virilement jusqu'à la mort. Ce sera pour moi le signe que vous m'aimez. N'allez pas regarder en arrière en tournant le dos à la charrue par crainte des tribulations; *c'est dans les tribulations que vous devez vous réjouir*... Après que vous aurez souffert, je mêlerai la consolation à vos dures épreuves, par la réformation de la sainte Église. »

Sainte Catherine de Sienne rencontra de fait des diffi-

(1) Cf. *Dialogue*, ch. 12.

cultés aussi grandes que la mission exceptionnelle que le Seigneur, en ce temps de discorde, lui avait confiée : mission de ramener le Pape d'Avignon à Rome et de travailler à la conversion de beaucoup. Le Seigneur aurait pu aplanir tout de suite ces difficultés, il ne le fit pas, car il voulait manifester sa puissance par la lutte et la victoire de ses serviteurs. L'entourage du Souverain Pontife mit tout en œuvre pour discréditer la sainte, et, malgré cette incroyable opposition, pleinement confiante en Notre-Seigneur, elle réussit parfaitement.

Elle relevait les courages autour d'elle. Dans l'intimité elle disait au Saint-Père : « Des conseillers pervers vous disent : Si vous revenez à Rome, on vous tuera ! — Moi je vous dis de la part du Christ crucifié : *Ne craignez rien.* » Le Saint-Père hésitait toujours. Enfin, à bout de conseils et de prières, elle lui révéla le vœu absolument secret qu'il avait fait, en acceptant le pontificat, le vœu de retourner à Rome. Alors Grégoire XI n'hésita plus, il quitta Avignon, et quand il fit son entrée à Rome, la sainte priait à Sienne, dans son humble cellule. Elle n'avait pas mis sa confiance en elle-même, ni dans les moyens humains, mais dans la promesse de Notre-Seigneur, et elle avait triomphé de tous les obstacles, en luttant courageusement par amour pour les âmes.

Très souvent sa prière rendit la confiance à des désespérés ou à des découragés. Elle obtint ainsi la conversion instantanée de deux criminels qui blasphémaient furieusement lorsqu'on les conduisait au dernier supplice; à la prière de Catherine, leurs blasphèmes se changèrent en repentir, en supplication et en reconnaissance, à l'étonnement des assistants, qui ne savaient à quelle cause il fallait attribuer une si brusque conversion (1). Elle releva

(1) *Vie de sainte Catherine*, par le B^x Raymond de Capoue, II^e P., ch. VII.

de même le courage et l'espérance du jeune Nicolas Tudeschi, très sévèrement condamné à mort pour avoir mal parlé du gouvernement, et elle lui fit entrevoir les portes du ciel qui s'ouvraient pour le recevoir [1]. Les saints relèvent ainsi l'espérance autour d'eux.

L'espérance unie à la charité devient à ces hauteurs abandon parfait à la Providence, abandon auquel le Seigneur invitait sainte Catherine en lui disant : « Ma fille, pense à moi, et moi je jure, je penserai sans cesse à toi [2]. » Elle expliquait ces paroles en disant au Bx Raymond que le Seigneur lui avait ordonné de garder seulement en son cœur le vouloir qui la portait vers Lui, et d'exclure toute autre préoccupation : car tout souci d'elle-même, fût-ce de son salut spirituel, aurait pu mettre obstacle à son repos continu dans la pensée de Dieu... Ainsi parle le Bx Raymond qui ajoute [3] : « Notre seul souci doit être de penser comment nous pourrons plaire à Dieu, auquel nous nous sommes donnés, et cela non pas principalement en vue de la récompense, mais en vue de nous unir à Lui, d'une union d'amour qui sera d'autant plus grande que nous Lui plairons davantage... Aussi la sainte avait-elle coutume de nous dire, quand quelqu'un de mes frères et moi craignions quelque péril : « Pourquoi vous effrayer de tout ? *Laissez faire la divine Providence;* au moment où vos craintes sont les plus grandes, elle a toujours les yeux sur vous et ne cessera pas de pourvoir à votre salut. » Voilà bien l'abandon parfait, pleinement confiant, uni à la fidélité soutenue au devoir quotidien. On le voit de plus en plus : *Abandon et fidélité* gardent l'équilibre entre la passivité et l'activité, c'est-à-dire l'harmonie de la vie intérieure.

1) Lettre du Bx Raymond de Capoue, trad. Bernadot, p. 46.
2) Vie de sainte Catherine, par le Bx Raymond, IIe P., ch. I.
3) *Ibid.*

*
* *

On voit dès lors combien l'espérance chrétienne est supérieure à toute émotion de sensibilité et aussi à la confiance naturelle avec laquelle on l'a parfois confondue. Elle suppose la foi infuse et s'appuie sur les promesses de Dieu, sur sa miséricorde infinie et sa toute-puissance auxiliatrice, sur les mérites du Sauveur, sur la prière de Marie. Les plus grands pécheurs ne doivent jamais désespérer : Le Sauveur a offert pour eux à son Père un acte d'amour et de réparation qui lui plaît plus que tous les péchés réunis ne lui déplaisent.

On voit par suite comment l'espérance devient de plus en plus ferme, malgré la crainte du péché qui l'accompagne. Sa certitude, qui est celle de *tendre vers le salut*, augmente de plus en plus avec la charité. Alors, la crainte du châtiment diminue; mais celle du péché augmente sans affaiblir la confiance. Bien au contraire, plus nous sommes unis à Dieu par la charité, plus nous redoutons le péché, qui nous séparerait de Lui, et plus nous avons confiance en Celui qui nous aime et nous attire à Lui.

fr. R. Garrigou-Lagrange, O. P.

Lettre à un jeune vicaire sur le Sacerdoce et l'Action Catholique [1]

Mon cher ami,

Vous avez bien voulu me confier l'ennui et l'obscurité où vous jettent certaines déclarations un peu sommaires sur le sacerdoce et l'action catholique. D'une part, pour encourager les laïcs à participer à l'apostolat hiérarchique, on leur applique généreusement les beaux versets de la *Ia Petri* : « Vous êtes une race choisie, *un sacerdoce royal*, une nation sainte, un peuple que Dieu s'est acquis

(1) Les aimables demandes d'explications complémentaires que présentait le R. P. Héris dans le numéro de *La Vie Spirituelle* de décembre 1935, à l'occasion de la thèse sur « La perfection sacerdotale et le sacrifice de la messe » parue dans le numéro de septembre 1935, m'ont entraîné beaucoup plus loin que je ne pensais d'abord, vers une totale philosophie du signe sacramentel comparé à la grâce qu'il confère et à l'état de vie qu'il instaure. En même temps, l'enquête ouverte dans la Revue sur *l'Action catholique et la paroisse* m'invitait à retrouver un certain nombre de principes qui, à mon avis, dominent cette autre question. D'où le titre de *Lettre à un jeune vicaire* donné à cette nouvelle étude de théologie.

En deux mots, voici le résumé de la doctrine que l'on voudrait ici soutenir : que le sacrement de l'Ordre soit caractérisé par le pouvoir de célébrer l'eucharistie et d'administrer les sacrements, soit ! l'expression est même tout à fait juste, puisque le *caractère* de l'Ordre donne précisément les pouvoirs sur l'Eucharistie et les autres sacrements. Mais cela ne veut pas dire que le pouvoir de célébrer l'Eucharistie et de donner les sacrements *définisse* le sacerdoce chrétien, dont l'Ordre est le signe efficace. La définition du sacerdoce chrétien doit être cherchée ailleurs, dans l'*Épître aux Hébreux* bien comprise, comme nous le verrons.

afin que vous annonciez les perfections de Celui qui vous a appelés des ténèbres à son admirable lumière, vous qui autrefois n'étiez pas son peuple, et qui êtes maintenant le peuple de Dieu. » (Chap. II, 9-10.) On explique donc à nos fidèles qu'ils sont revêtus, uniquement à cause de leur baptême, d'un certain sacerdoce qui les ordonne au salut de leurs frères, à l'extension du règne de Dieu, à l'accroissement de l'Église. Pendant ce temps, c'est à eux que les documents pontificaux les plus incontestables semblent réserver l'évangélisation spécialisée des divers milieux. Que de fois vous avez relu et commenté vous-même la phrase déjà classique de *Quadragesimo Anno* : « Les premiers apôtres, les apôtres immédiats des ouvriers, seront des ouvriers, les apôtres du monde industriel et commerçant seront des industriels et des commerçants. » L'on fait alors remarquer, en prolongeant l'Encyclique plutôt qu'en la traduisant, que seuls les laïcs appartiennent vraiment à un milieu, seuls ils y sont vraiment reçus, seuls, par conséquent, ils peuvent y exercer une influence. Pour agir, d'ailleurs, ajoute-t-on, il faut connaître; pour connaître, il faut pouvoir pratiquer la politique de la présence, avoir des relations, recevoir des confidences, assister à des conversations, être initié aux véritables attitudes. Mais seul, le laïc peut pénétrer dans les usines, les bureaux, les lieux de loisirs ou de spectacles, les réunions mondaines ou corporatives. Le prêtre en reste éloigné, non seulement à cause de son costume, qui crée autour de lui une zone de silence, de suspicion, ou simplement de respect, mais par son état, sa vocation, qui font de lui un « saint », un séparé, « l'homme de Dieu ». Il n'est plus du monde à cause de sa consécration et de sa pureté; il n'est plus d'ailleurs d'aucun milieu, puisqu'il appartient à toutes les classes, et qu'aucune d'elles ne peut prétendre se l'annexer, et n'a

d'ailleurs envie de le faire. Pour tous ces motifs, l'apostolat lui est devenu quasi impossible : les laïcs heureusement le remplaceront dans cet office. Et l'on nous répète alors une phrase terrible de Paul Claudel (1).

D'autre part, des théologiens et surtout des prédicateurs soulignent à notre intention, dans les publications ou les sermons de retraite qui nous sont réservés, ce ministère de l'autel auquel nous sommes consacrés et qui constitue cette fois notre privilège. Hommes de la prière, privée et publique, ministres du sacrifice et des sacrements, nos vraies fonctions sont liturgiques; ce sont ces divins offices qui affirment et exploitent notre sainteté, notre séparation. Et c'est alors un autre texte traditionnel qui est appelé en témoignage, celui des Apôtres lors de l'élection des premiers diacres : « Il ne convient pas que nous laissions la parole de Dieu pour servir aux tables... nous serons tout entiers à la prière et au ministère de la parole » (*Act.*, VI, 2, 4).

Avouons que, coincé entre une définition aussi large du sacerdoce des fidèles et une définition aussi stricte de son propre sacerdoce, le prêtre voit sa vie et son activité, son rôle et son état singulièrement réduits. Il se consolera, lui dit-on, en pratiquant les vertus de conseil dont les religieux lui donnent un si bel exemple : homme d'obéissance, de célibat et de pauvreté, homme de communauté et de discipline, il consumera sa vie dans la prati-

(1) « Orian, mon fils, ce que je n'ai pu faire, fais-le, toi qui n'as pas ce trône où je suis attaché pour mieux entendre le cri désespéré de toute la terre, ce supplice d'être attaché pendant que toute la terre souffre et qu'on sait qu'on a en soi le salut, toi qui n'as pas ce vêtement devant lequel, par la malice du diable, tous les cœurs reculent et se resserrent.

« Parle-leur, toi qui sais leur langage, qui n'es un étranger à aucun repli de leur nature. »

(Le pape Pie [IX], dans PAUL CLAUDEL, *Le Père Humilié*, Acte II, sc. II.)

que d'une ascèse supérieure, et lui aussi essaiera de convertir le monde, du dehors en quelque sorte, par l'admirable spectacle de la sainteté de sa vie.

Ce développement, que je simplifie beaucoup pour les besoins de ma cause, deviendrait vite décourageant aux oreilles des jeunes gens, qui préféreront rester dans le laïcat pour y pratiquer le passionnant apostolat de l'*Action catholique*, plutôt que d'accepter des fonctions sacerdotales et un état ecclésiastique qui leur rendraient impossible ce travail d'évangélisation. Mais l'on ne voit plus cette fois comment concilier cette conclusion avec les pressantes exhortations de l'Encyclique *Ad catholici sacerdotii fastigium* sur le discernement et la culture des vocations.

Aussi bien, des conséquences aussi imprévues ne peuvent sortir que de prémisses erronées dont il faut simplement découvrir et exorciser les exagérations. Voulez-vous que, pour échapper à l'étreinte qui risque de nous étouffer, nous commencions par un peu de théologie, — et puisqu'il s'agit de définir un sacrement, celui de l'Ordre, voulez-vous que nous étudiions d'abord la notion de signe sacramentel?

I. — Le signe sacramentel

La notion de signe apparaît au moins deux fois en théologie, d'abord pour définir le miracle, et plus tard le sacrement. Dans l'un et l'autre cas, les manuels ont l'air de supposer connu le terme qu'ils emploient et ils ne prennent guère la peine de l'expliquer avant de s'en servir : quelques exemples trop faciles et même parfois puérils remplacent la psychologie, la critériologie, la métaphysique qu'on était en droit d'espérer; car il aurait fallu montrer l'origine et l'usage du signe dans la vie

humaine, puis la méthode de raisonnement et le genre de connaissance auxquels il donne lieu, les causes profondes enfin qui permettent de le comprendre et de légitimer son importance.

C'est le composé humain sans aucun doute qui explique la présence du signe dans le monde. L'homme est un esprit qui a un corps, — ou, si l'on veut, un corps animé par un esprit. Et l'union est si étroite entre ces deux éléments de notre nature que la chair est à la disposition de l'âme pour lui servir d'expression et devenir en ce sens-là raisonnable, pendant que l'intelligence illumine de sa lumière les moindres mouvements de nos muscles pour les rendre intelligibles. L'homme, dans son indigence primitive, jeté nu sur la terre, pouvait déjà, à cause de l'unité qui régnait en lui, trouver dans son corps, dans les mouvements qu'il lui imprimait, dans les sons qu'il en tirait, dans les attitudes et les gestes qu'il lui imposait, le moyen de mettre en images, ou tout au moins en symboles, ses plus secrètes pensées, ou simplement ses sentiments, ses émotions, ses états intérieurs de conscience, ses volontés. Comme l'intelligence et la volonté sont en lui tout près l'une de l'autre, les sociologues auront tort, plus tard, qui demanderont avec trop d'insistance si le signe relève de la première ou de la seconde de ces deux facultés. Il est plus utile, pour expliquer le mystère auquel nous allons assister, et son insertion dans l'histoire des rites, des croyances et des civilisations, de contempler ce corps humain réduit à ses seules lignes, à ses seuls cris, et de le voir déjà tout entier au service de l'idée, agité, animé, modifié par elle. L'animal n'a que des réflexes, au maximum des associations d'images. Mais l'homme, avec le même jeu de muscles et de cordes vocales, emploie des signes. Plus tard, il combinera à l'infini le système de ses symboles ou de ses

paroles, il mettra le monde visible tout entier au service de son système, si bien qu'aujourd'hui les manuels se figurent que les signes sont des objets extérieurs à nous : c'est vrai, mais toujours animés comme à l'origine par notre esprit. Au commencement, ils étaient notre corps même, le mouvement de nos membres, le son tiré du fond de la gorge; plus tard, ils furent tatouages ou colliers, c'est-à-dire des ornements inscrits encore dans la chair ou déjà plaqués sur elle : mais même alors, le signe, en s'écartant un peu des bras, ne faisait que les prolonger. Et soit aujourd'hui le drapeau : n'est-il pas sorti d'abord du corps humain, de l'extrémité des mains et des doigts qui l'agitèrent un jour pour souligner leur fierté ou leur angoisse, leur volonté de ralliement ou d'appel, comme le mouchoir blanc sur le radeau de *La Méduse*? Ensuite le drapeau s'est détaché de nous, il s'est accroché à une hampe, celle-ci à son tour s'est figée en terre ou fixée à la muraille, peu importe! dans les plis de l'étoffe subsiste toujours invisible l'idée, et même, si l'on ose dire, l'intelligence humaine.

Ainsi le signe est une réalité qui subsiste sur deux plans, celui de la chair et celui de l'esprit, et dont la partie visible sert de symbole à la partie invisible; c'est une valeur composée, dont l'élément matériel représente et peut révéler (1) le contenu spirituel, grâce à une ressemblance plus ou moins indissoluble de l'un et de l'autre, grâce aussi, dans certains cas, celui du composé humain par exemple, à une causalité plus ou moins réciproque entre les deux.

Mais il faut insister sur cette présence de l'esprit dans la matière.

(1) On n'a pas abordé ici le problème critique de la connaissance par le signe, parce qu'il a été étudié ailleurs : *Revue Apologétique*, n^os^ de janvier, avril, juin et novembre 1934.

S'il n'est vraiment à l'origine qu'un muscle ou une corde vocale élevés à la dignité de la vie de l'intelligence et de la volonté, le signe ne se distingue pas de sa propre signification, ou plutôt il est défini à la fois par son élément charnel et par sa valeur spirituelle. Ce serait un abus, consécutif à des exemples enfantins mal choisis, et déjà vidés de leur psychologie, que de restreindre le signe à ses espèces sensibles, que de dire par exemple : le drapeau tricolore est l'emblème de la France, la fumée est le signe du feu, le mot est le symbole de l'idée, etc... Pardon! le signe, ce sont sans doute ces objets qui tombent sous les sens, ce drap, ce vocable, mais aussi les richesses invisibles, intellectuelles, volontaires, représentées, exprimées, contenues à l'intérieur. Le signe est une synthèse de visible et d'invisible, comme l'homme son auteur et son sujet; c'est un morceau du composé humain qui peut devenir intelligible à un autre composé humain. Le signe a son corps et il a son âme, ce qui tombe sous les sens et ce que l'on ne voit pas, et il est les deux réunis.

C'est ainsi qu'il devient un langage et un moyen de transmission de la pensée pour ceux qui, connaissant à l'avance la signification, voient celle-ci sous les symboles qui la représentent. A l'origine, le symbolisme devait être très naturel pour être très vite compris; on dit qu'il devint ensuite conventionnel, au fur et à mesure qu'il s'écarta de ses principes, et que la mémoire dut aider ou suppléer l'intelligence dans la connaissance de la signification.

Mais chez l'homme, avons-nous dit, l'intelligence est souvent lestée de volonté : le fils d'Adam veut souvent sa propre pensée, il pense toujours à ce qu'il désire. Notre corps, d'ailleurs, est instrument d'action autant que moyen d'expression. L'homme fait donc aussi des signes

pour réaliser ce à quoi il songe : un soufflet sur une joue est autant l'effet que l'expression de la colère, il est le symbole de celle-ci, il est aussi l'agent exécutif de la passion.

Par toutes ces voies prolongées jusque dans l'ordre éminemment invisible et spirituel du monde surnaturel et divin, le signe est devenu le moyen par excellence employé par l'homme pour signifier et réaliser sa vie religieuse, ses relations avec la divinité, son espoir d'agir sur celle-ci par le sacrifice et d'obtenir ses faveurs par le sacrement. Cette fois encore, et plus que jamais, c'est le corps de l'homme qui est au principe de ce jeu à la fois dangereux et sublime, quelquefois pénible, presque toujours troublant, et toujours respectable. De son pauvre corps charnel, comme aurait dit Péguy, l'homme s'est servi pour entrer en contact avec l'Esprit : à quelles ablutions, à quelles incantations, à quels rythmes, à quelles mutilations ne s'est-il pas soumis, dans l'espoir fou, incoercible, de faire du spirituel avec du matériel, de faire passer en tout cas dans un geste, dans un mot, dans une onction d'huile, toutes les forces invisibles qu'il rêve d'exprimer, de capter, d'exorciser ou d'utiliser!

Mais dans ce singulier composé de charnel et de spirituel, d'humain et de divin, de visible et d'invisible, dont nous essayons de souligner fortement l'unité et l'indissolubilité, il faut aussitôt marquer la situation différente des deux valeurs. L'élément matériel est engagé tout entier dans le signe dont il fait partie, il en constitue exactement et d'une façon exhaustive la partie visible qui se confond avec lui ; l'élément spirituel au contraire n'est pas nécessairement enfermé dans la synthèse où il se trouve compris ; il se prête plutôt qu'il ne se donne ; il possède ailleurs peut-être une existence supérieure.

La signification, ou plutôt la réalité religieuse signifiée

par le symbole sacramentel, est indépendante de celui-ci, qui l'incarne momentanément, qui la rend visible par son union à elle, mais qui ne l'invente pas. La grâce du baptême est antérieure à celui-ci; le Corps du Christ et le principe rédempteur de la charité fraternelle sont antérieurs à l'Eucharistie, et ainsi de suite. Le symbole sensible et sa signification ne sont donc pas deux valeurs de même ordre que l'on puisse additionner entre elles ou remplacer l'une par l'autre; ils ne forment pas une somme; ils n'ont pas de *genre prochain* ni d'unité spécifique, et l'un ne définit pas l'autre. Pour exprimer leur relation métaphysique, je ne trouve pas de meilleure formule que celle qu'avait proposée naguère le cardinal Billot pour traduire sa conception du sacrifice eucharistique par rapport au sacrifice de la croix : c'est une relation, disait-il, du représentant au représenté, du multiple à l'unique. Nous n'avons pas à nous prononcer ici sur cette théologie de la messe, qui a été discutée ailleurs. Disons simplement que ce vocabulaire paraît heureusement utilisable pour faire comprendre ce qu'est le symbole, son extraordinaire dignité, mais aussi son humilité singulière en face de la réalité un moment incarnée dans les lignes de son dessin, dans les paroles de son formulaire. On revient toujours à la formule du Concile de Trente : *les sacrements contiennent ce qu'ils représentent, ils produisent* et même causent (dans l'âme) *ce qu'ils signifient*; mais ce contenu leur est antérieur, c'est la richesse même de Dieu, qui les déborde de toutes parts. Et certes les sacrements sont obligatoires, ou, comme disait encore le Concile de Trente, nécessaires pour le salut. Mais Dieu n'est pas enfermé dans les obligations dont il est l'auteur, dans les nécessités dont il est le législateur; et il peut donner sa grâce comme il veut, tout seul et sans sacrement, car la grâce, c'est la participation à

sa vie, et les sacrements n'ont créé ni cette vie ni cette participation. Valeurs presque irremplaçables au regard de cette pauvre nature humaine, qui se repaît de signes comme de l'aliment le plus approprié à sa double essence, les sacrements sont peu de chose au regard des infinies richesses divines qu'ils nous distribuent simplement goutte à goutte et sans pouvoir les épuiser. L'Eucharistie elle-même n'est qu'un gage, une arrhe, car il y a une autre possession du Christ qui la dépasse :

ut te revelata cernens facie,
visu sim beatus tuae gloriae.

Parvenus au terme de notre analyse, ne possédons-nous pas tous les secrets de l'institution sacramentelle et tous les éléments de la définition du sacrement? Jean de Saint-Thomas protestait au nom de la tradition contre les théologiens ses confrères qui, éblouis par la théorie hylémorphiste, voulaient faire consister le signe divin simplement dans sa matière et dans sa forme. Pardon! leur disait-il, vous oubliez la signification; vous ne voyez pas que cette matière et cette forme composent à elles deux une autre matière par rapport au contenu spirituel et divin qu'elles représentent, — plus ou moins heureusement, — mais qu'elles nous donnent très certainement (1). Et, en somme, pourrions-nous conclure, les sacrements ressemblent à l'Église qu'ils servent perpétuellement à organiser et à recréer : *ils ont un corps et une âme*. Et le rapport de ce corps et de cette âme entre eux

(1) « Verba et res compositum faciunt, cui supervenit significatio sacramentalis... » Et plus haut : « conjunctio realis materiae et formae in sacramentis est ordo fundamentalis quo ista duo ordinantur, ut sint unum subjectum reale significationis sacramentalis... cum significatum ejus sit gratia... » Jean de Saint-Thomas, *Cursus theologicus, de Sacramentis in genere*, q. 40, a. 6, dubium secundum.

est le même d'ailleurs que celui du corps et de l'âme de l'Église, lesquels, selon la volonté du Christ, devraient coïncider parfaitement pour s'édifier mutuellement. Car l'Église est un esprit et elle est une société; elle est invisible et elle est visible. Le sacrement, lui aussi, qui explique ce mystère d'unité et le réalise, est une grâce spirituelle et un geste corporel, l'une dans l'autre, l'une antérieure à l'autre et en elle-même comme en Dieu indépendante de l'autre, mais toujours jalouse de s'incarner dans le geste, de ne faire qu'un avec lui, pour que soit enfin réalisé dans l'homme, dans le monde et dans l'histoire, le rêve sublime d'unité entrevu par le Christ à son départ : que l'Église soit tellement sainte et tellement composée de saints, qu'elle soit tellement catholique et tellement humaine que son corps soit coétendu à son âme, et réciproquement; que tous les fils de Dieu soient baptisés et instruits de la vérité, que la créature visible appartienne à Dieu autant que le royaume céleste. Et sans doute, il y a primauté de la charité : un infidèle de bonne foi et en état de grâce vaut presque infiniment plus qu'un baptisé en état de péché. Mais enfin, s'il faut souhaiter d'abord que les chrétiens de baptême le soient aussi en grâce, le triomphe suprême de l'Incarnation et de l'institution sacramentaire qui la prolonge serait que tous les fils de Dieu soient aussi dans leur chair atteints par l'Église historique et par les gestes corporels du Fils de Dieu, c'est-à-dire baptisés, oints, nourris par les sacrements, afin que de leur corps et de leur âme il ne soit surnaturellement fait qu'un seul être, tout entier à Dieu : *ut sint unum.*

Et nous allons maintenant comprendre ce qu'est le sacerdoce et la valeur exacte du sacrement qui nous le confère.

II. — Le sacerdoce du Christ

Le sacerdoce du Christ est devenu sacramentel grâce à l'institution de l'eucharistie, mais il est antérieur à cette institution où il a fini par s'incarner liturgiquement. Il existait déjà sans ce rit, qui ne le définit pas et donc ne le constitue pas. C'est d'ailleurs à cause de cette vérité incontestable que l'auteur de l'*Épître aux Hébreux* a pu construire toute une théologie et, si l'on veut, toute une métaphysique du sacerdoce et du sacrifice du Christ, sans faire aucune allusion à l'eucharistie. Il a tenu cette gageure de construire la synthèse du mystère de la Rédemption sans parler du sacrement où ce mystère se livre à nous tous les matins sur notre autel; et c'est même dans cette indépendance de droit à l'égard de toute liturgie qu'il a vu l'une des causes de la transcendance du sacerdoce du Christ, *secundum ordinem Melchisedech*, par rapport au sacerdoce ritualiste du grand prêtre hébreu, *secundum ordinem Aaron*. Le Christ est prêtre par ses deux natures, divine et humaine, qui, dans l'unité de sa personne de Fils, font de lui le médiateur unique et l'intercesseur éternel; et il offre son sacrifice le jour où, s'immolant sur la croix, il prépare pour demain son entrée triomphante au Ciel à la droite du Père. Le Christ est prêtre parce que Dieu et homme; il est sauveur, rédempteur, parce que, par sa mort et sa résurrection, il nous réconcilie avec Dieu, parce qu'il nous mérite la vie et nous la donne; étant prêtre par nature, par double nature, il l'est toujours depuis l'Incarnation, par laquelle il ne cesse de nous sanctifier. Pour lui, être prêtre, ce n'est pas accomplir des rites, mais c'est sauver le monde; et telle est la définition de son sacerdoce. Celui-ci se

confond avec l'exercice de ses fonctions apostoliques, rédemptrices et religieuses, avec la haute charité de salut dont il ne cesse de faire preuve à l'égard de ses frères pour les unir à son Père. Aussi le sacerdoce du Fils unique, qui n'est autre que le mystère de l'Incarnation, n'est point un sacerdoce lévitique; et son sacrifice, qui se confond avec l'acte suprême de la Rédemption, n'est pas un sacrifice rituel. Les ressemblances que l'auteur de l'*Épître aux Hébreux* a si fortement soulignées entre le mystère de Jésus et les institutions sacerdotales et sacrificielles de l'Ancien Testament pour établir le dogme du Christ prêtre et victime, aboutissent pour finir à la thèse de la transcendance de Jésus : celui-ci n'est si bien prêtre et victime que parce qu'il ne l'est pas à la manière d'Aaron et des holocaustes. Position doctrinale assez nuancée, qui répugnerait presque à notre théologie occidentale, laquelle repose tout entière sur l'opposition entre le *oui* et le *non*, et qui doit céder ici à une vue plus souple du mystère. Après tout, nous connaissons déjà ce paradoxe du christianisme qui n'est une religion sacramentaliste que parce qu'il est et pour pouvoir être toujours une religion en esprit et en vérité. Nous retrouvons ici, en effet, le mystère sacramentaire. Qu'est-ce qu'un sacrement, avons-nous dit, sinon un rit qui contient une grâce antérieure à lui, sans laquelle il ne serait qu'un vain geste magique ou formaliste, et que cependant nous ne pouvons atteindre qu'à travers lui, à cause des exigences de notre nature : nature animale et sensible, qui le demeure sous l'action de l'esprit, le nôtre et celui de Dieu, et qui ne peut vivre de la vie invisible de Dieu qu'en acceptant de passer par les symboles visibles qui nous la transmettent. Inversement, l'Incarnation et la Rédemption, qui sont des mystères divins, historiquement réalisés une fois pour toutes, acceptent, tout en n'é-

tant pas des rites, de revêtir des espèces rituelles pour mieux s'adapter à notre nature.

Nous savons, en effet, par les *Synoptiques* et par la *Première Épître aux Corinthiens*, que ce mystère de Rédemption, le Christ l'a sacramentellement représenté et enfermé dans un signe efficace, l'eucharistie, qu'il nous suffira désormais de célébrer pour participer à tous les effets du Calvaire. En instituant cette liturgie, le Christ a donné une expression rituelle à un sacerdoce qui n'était pas d'abord rituel et qui, en soi, ne l'est pas encore. Car la mort du Christ sur la croix et son entrée au ciel à la droite du Père, qui sont un sacrifice et même l'unique sacrifice, ressemblent en plus beau, en plus grand, aux sacrifices liturgiques de l'ancienne loi et même de toutes les religions supérieures, mais elles ne sont pas une liturgie. Maintenant, à cause de la Cène, elles peuvent s'incarner dans un rit sacramentel mis à notre disposition. Nous retrouvons ici tous les rapports déjà étudiés entre l'âme et le corps, la signification et le signe, la réalité et le sacrement.

Le sacrifice liturgique ou non-sanglant de l'Eucharistie est un signe : *sacrificium sacrificii invisibilis sacramentum visibile, id est sacrum signum est*, disait saint Augustin. Or un signe sacramentel se présente, par rapport à la réalité cachée qu'il exprime au dehors et qu'il produit dans les âmes grâce à l'institution par le Christ, — non pas comme une suppléance, encore moins comme une valeur de même ordre qui pourrait faire somme et addition avec ce contenu invisible, — mais comme un symbole, d'ailleurs efficace, donc comme une copie, une image, une figure, d'ailleurs opérante. Pas plus qu'un homme et son portrait ne font deux hommes, la grâce du Baptême et le Baptême ne font pas deux grâces; mais ce sont simplement la grâce et son signe efficace. Ces

deux valeurs, en style scolastique, *s'opposent* : ce qui ne veut pas dire qu'elles se combattent, mais qu'elles n'ont pas de genre commun. L'une peut servir à donner l'image, ou à rappeler le souvenir de l'autre, mais non pas à la définir : le portrait d'un homme le fait voir et l'évoque à nos yeux, mais il n'exprime pas son essence, pas plus que la chose représentée ne définit la chose qu'elle représente, ni l'ambassadeur le roi qui l'a envoyé.

III. — Le sacerdoce chrétien

Nous possédons maintenant tous les éléments de solution du problème qui nous préoccupait : en quoi consiste le sacerdoce catholique, quels sont parmi les chrétiens ceux qui en sont revêtus, et dans quelle mesure? Quels sont les devoirs et par extension l'état de vie de ceux qui participent à la prêtrise du Seigneur?

Si notre sacerdoce ne peut être qu'une participation à l'unique sacerdoce du Christ, il doit être défini comme celui-ci par l'exercice de la charité rédemptrice, par la grande fonction d'intercession et de médiation qui permet aux membres du Corps de devenir les uns pour les autres des agents de liaison et d'union avec Dieu. Nous sommes prêtres au sens très large, par le fait même que nous devons et que nous pouvons, grâce à notre union vitale au Christ, servir à notre tour d'intermédiaires entre Dieu et les hommes, enseigner ceux-ci, les convertir, les sanctifier, les ordonner par notre exemple et sous notre impulsion à la religion parfaite en vérité, en esprit, par, dans et pour la charité. Dans ce sens-là tous les chrétiens sont prêtres de droit, c'est la *Iª Petri* qui a raison, et nous trouvons ici le fondement théologique très sûr et très résistant de *l'Action catholique*. La formule nous

livrerait la substructure et, si l'on veut, l'âme du sacerdoce chrétien.

Mais, précisément, nous n'en possédons encore que l'âme, et, depuis l'institution sacramentelle, il faut aussi en chercher *le signe*.

Le signe, c'est l'Eucharistie et le pouvoir de consacrer celle-ci.

Avant l'institution de l'Eucharistie, les apôtres étaient prêtres et ils ne l'étaient pas. Après l'institution, ils ne le furent pas deux fois, mais ils le furent autrement et définitivement. Ils le furent selon la perfection même du sacerdoce du Christ, qui, ce soir-là, était devenu rituel et sacramentel; leur sacerdoce fut incarné, et organisé, sans que ce rit et cette organisation, alors pas plus qu'aujourd'hui, aient défini l'essence du sacerdoce chrétien qui existait déjà, — mais qui n'existait pas sous les espèces et sous les signes que le Christ désirait lui donner. Car le Sauveur voulait qu'il y eut enfin, — l'un dans l'autre, — l'Évangile et l'Église, c'est-à-dire la Rédemption et le sacramentalisme : celui-ci vide et hypocrite sans la première, celle-là humainement inachevée et désincarnée sans celui-ci (1).

Ainsi les apôtres reçurent le pouvoir de consacrer l'Eucharistie et d'administrer les sacrements pour collaborer et parce qu'ils collaboraient déjà à cette charité rédemptrice du Frère au milieu de ses frères qui est l'œuvre même du sacerdoce du Christ.

L'institution sacramentaire et sacrificielle a une âme, comme l'Église elle-même, une âme antérieure et intérieure au geste sensible où elle se réalise. C'est cette âme

(1) *Si quis dixerit, illis verbis : Hoc facite in meam commemorationem, Christum non instituisse Apostolos sacerdotes,... A. S.* (*Conc. Trid., sess.* XXII, *can.* 2).

invisible qui constitue la valeur essentielle des sacrements, du baptême par exemple : car, comme ablution d'eau, le signe existe un peu partout, mais il ne possède sa valeur surnaturelle que lorsqu'il est du Christ et de l'Église. Que serait l'Eucharistie sans son contenu intérieur, qui est le corps et le sang et le sacrifice même du Christ, sans lesquels elle n'existerait pas ou serait vide comme un geste vain ou un papier blanc sans écriture ni signature?

Il en est de même de l'Ordre dont l'institution comme sacrement ne se distingue pas de celle de l'Eucharistie, et qui, comme celle-ci et à cause de celle-ci, suppose une réalité intérieure qu'il contient. Et de même que le sacrifice rituel de l'Eucharistie n'a de signification et de valeur que parce qu'il y eut d'abord le sacrifice non rituel du Calvaire qu'elle perpétue, de même le sacrement de l'Ordre n'a de signification et de valeur que parce qu'il y a d'abord un sacerdoce chrétien qu'il confère. De même que le sacrifice du Golgotha n'est pas défini ni constitué par le sacrifice de l'autel qui le représente et le renouvelle, de même le sacerdoce chrétien n'est pas défini ni constitué par le sacrement de l'Ordre qui le transmet. C'est au contraire l'Ordre qui est expliqué par le sacerdoce. Il faut même aller plus loin et dire que le sacerdoce chrétien n'est pas défini par les pouvoirs sacramentels que confère le sacrement de l'Ordre, mais par les fonctions apostoliques dont ces pouvoirs sont l'expression sacramentaire obligatoire et nécessaire.

Avant ces pouvoirs, tout est amorphe, imprécis, confondu. Ces pouvoirs précisent, organisent, mettent de l'ordre : c'est le nom même qu'ils portent. Chose admirable ! par leur présence même ils constituent une hiérarchie, car les Apôtres, qui les détiennent en totalité, peuvent les communiquer plus ou moins, par parties, en

dépendance et subordination ; les douze fondateurs copient et incarnent de la sorte dans l'institution sacramentaire ces différences d'autorité qui existaient sinon entre eux, Pierre excepté, du moins entre eux et les autres disciples. Le sacerdoce du Christ, qui est indivisible en sa personne, est divisible dans le sacrement où il est signifié : on peut participer plus ou moins aux fonctions sacerdotales et apostoliques du Seigneur suivant que l'on participe plus ou moins au sacrement de son sacerdoce ; non pas, encore une fois, que les pouvoirs sacramentaires de ce sacerdoce définissent celui-ci ou en épuisent l'essence, mais parce que, rendant celle-ci visible et l'organisant, ils créent entre les membres qui y participent une hiérarchie. Et cette fois-ci, dans l'Église et dans l'ordre sacramentel, on est plus ou moins prêtre, et même, si vous voulez, plus ou moins apôtre. Les évêques, successeurs directs des Douze, sont prêtres complètement : aussi leurs pouvoirs eucharistiques sont aussi absolus et parfaits que leurs charges apostoliques ; au second degré, viennent les simples prêtres, auxquels n'est pas accordé le pouvoir de donner les pouvoirs, et dont les responsabilités évangéliques sont déjà moins grandes ; puis viennent les diacres, et ensuite les ministres inférieurs. Les laïcs, sur le corps eucharistique, n'ont plus que le droit de le recevoir, au maximum d'en offrir les oblats préalables, sans jamais immoler le Christ autrement que par le ministère indispensable des prêtres. Ainsi, dans l'Église, on participe au sacerdoce des Apôtres dans la mesure où l'on reçoit d'eux les pouvoirs d'Ordre, c'est-à-dire les pouvoirs sacramentels. Si, anticipant sur les problèmes qui ne se poseront vraiment qu'à leur mort, les Douze avaient communiqué à d'autres tous leurs pouvoirs à la fois, comme il arriva pour Mathias et plus tard pour Paul, ils auraient créé vraiment d'autres apôtres, que l'on appellera plus tard

les évêques leurs successeurs. Si, gardant pour eux leurs fonctions supérieures, ils n'imposent les mains que pour livrer une partie de leurs pouvoirs, ils n'ordonnent que de simples prêtres; et même si ceux-ci, à l'origine, sous le nom de presbytres-épiscopes, avaient reçu tous les pouvoirs d'ordre, y compris celui d'imposer les mains à leur tour, ils n'en auraient pas moins reçu ces pouvoirs en dépendance de juridiction par rapport à l'autorité de l'apôtre, et par conséquent à titre subordonné : ils ne sont pas vraiment des évêques. Enfin les diacres ont encore moins reçu, mais ce qu'ils possèdent est néanmoins si magnifique : car, sous la dépendance des prêtres, c'est encore aux fonctions apostoliques du Christ qu'ils communient. Au-delà, et abstraction faite des ministres moindres qui ne furent créés que beaucoup plus tard dans des conditions sacramentelles encore discutées aujourd'hui, il ne reste plus dans l'Église, à l'état diffus, que le sacerdoce au sens large de la *I^a Petri*.

Tout chrétien n'est-il pas un fils adoptif de Dieu, un membre du corps du Christ, donc un porteur de vie divine, un intermédiaire, un agent de liaison? Dans ce sens-là, non sacramentel, non visible, non hiérarchisé, il est prêtre. Mais le sacerdoce comme institution n'existe que grâce à l'imposition des mains et aux pouvoirs eucharistiques, qui, en le faisant visible, organisé, constitué, achève de lui donner sa forme obligatoire et définitive.

Les apôtres possédaient à la fois le sacerdoce invisible et le sacerdoce visible, le premier en leur qualité de témoins, d'amis et de collaborateurs de Jésus, le second depuis l'institution de l'Eucharistie. Dans la mesure exacte où ils ont distribué et conféré à d'autres le pouvoir sacrificiel et sacramentel, ils ont créé une hiérarchie qui est l'armature même de l'Église. Dis-moi quels pouvoirs

tu possèdes sur l'Eucharistie, et je te dirai, ô évêque, chorévêque, prêtre, diacre, quel est ton degré sacramentel dans le sacerdoce, et même approximativement quel est ton degré de juridiction dans l'Église. Car les pouvoirs sacramentaires et la juridiction tendent et doivent tendre à se recouvrir proportionnellement : et aujourd'hui encore le Droit canon menace des peines les plus graves le prêtre qui, ayant reçu la juridiction épiscopale, tarderait trop longtemps à demander la consécration pontificale.

En tout cas, l'union est si étroite dans l'Église entre le corps et l'âme, entre le sacrement et la grâce, que les fonctions sacerdotales doivent, pour exister en perfection et à plus forte raison pour constituer l'Église visible, être signifiées par et dans les pouvoirs sacramentels de l'Ordre ; et c'est à cette condition seulement, qu'après les avoir reçus, un homme dans l'Église sera dit prêtre et reconnu comme tel.

Que l'on relise attentivement le Concile de Trente, sess. XXII, chap. 1, et l'on verra bien que le sacerdoce du Christ est antérieur à l'Eucharistie, que celle-ci ne serait rien sans le Calvaire, que néanmoins c'est dans et par l'institution de l'Eucharistie que le Christ s'est déclaré et donc révélé prêtre ; de même les apôtres ont pu, en leur qualité de disciples coopérateurs et co-fondateurs, être initiés aux fonctions apostoliques sacerdotales du Christ avant l'institution de l'Eucharistie, mais c'est cette institution, en tant qu'elle leur conférait des pouvoirs sacramentels et sacrificiels, qui les a non pas seulement déclarés, mais institués prêtres.

Tout cela est logique.

D'où l'on voit que la meilleure, et même la seule manière d'être vraiment prêtre, collaborateur de l'évêque dans le travail de l'évangélisation et de la rédemption,

c'est d'être prêtre par le sacrement, c'est-à-dire par le pouvoir de célébrer l'Eucharistie.

IV. — Conclusions pratiques

La concélébration du sacrifice eucharistique, aux premiers siècles de l'Église, devait, beaucoup mieux que les messes basses d'aujourd'hui, donner l'image et l'idée de ces réalités sacerdotales hiérarchisées. Lorsque l'évêque, au milieu et au sommet de l'unique autel, mais environné du *presbyterium*, c'est-à-dire des prêtres de son diocèse ou de la cité, eux-mêmes entourés des diacres et des ministres inférieurs, — offrait avec eux l'unique messe dominicale devant l'assemblée des fidèles participants, — le spectateur avait vraiment sous les yeux, inscrite dans les rites visibles de cette liturgie comme dans l'ordonnance de ce chœur sacré, la série sacerdotale à tous les degrés. Et tous et chacun exerçaient ensemble, mais à leur place respective, les pouvoirs exacts dont ils étaient détenteurs; les fonctions sacramentelles étaient subordonnées les unes aux autres comme les charges apostoliques, et rigoureusement dans le même ordre. Chacun, par le lieu qu'il occupait à l'autel et par les capacités eucharistiques qu'il mettait en œuvre, connaissait et faisait voir quelle était sa position précise par rapport au ministère de l'évêque et au sacerdoce du Christ (1).

(1) La sainteté de l'évêque à l'autel n'est pas une sainteté qui lui soit individuelle, mais c'est la sainteté de l'Église dont il est le chef, et que le sacrifice réalise en la personne du pontife et en celles de ses collaborateurs et des participants. L'évêque est par état officiellement voué à la charité dans le service de Dieu et des âmes. C'est cette profession de charité qui le désigne comme organe de commandement, et à partir du moment de sa consécration, comme

L'extension même de la chrétienté a morcelé cette unité sans émietter ce dogme. La dépendance des prêtres à l'égard de leur évêque continue de les définir, et, en les définissant, de les soutenir. C'est par là, sachant ce qu'ils peuvent et ce qu'ils doivent, qu'ils comprennent ce qu'ils sont.

Et il est fâcheux qu'à cette théologie hiérarchisée, l'individualisme doctrinal des derniers siècles ait substitué une conception cloisonnée du sacerdoce, comme si quelqu'un pouvait être prêtre d'une façon absolue, sans être prêtre d'une Église et sans l'être pour un évêque, pour les fonctions qu'il plaira à celui-ci de lui donner ou même de lui retirer. L'imposition des mains valait d'ailleurs ce que le prélat consécrateur prétendait qu'elle valût selon l'institution divine du sacrement. Les formules d'ordination ont plus tard exprimé ces intentions, elles ne les ont pas créées. Dans les premiers sacramentaires, les prières de la consécration de l'évêque et de l'ordination du prêtre sont les mêmes : c'est l'intention, d'ailleurs manifestée au dehors (1), qui les spécifiait. Et quand on stylisera définitivement les formules en les diversifiant, ce qu'on exprimera de préférence, ce ne sera pas le pouvoir sacramentel, mais le devoir de collaborer à l'action apostolique du pontife : car c'est là l'essence cachée du sacerdoce ; le sacrement est pour le peuple, le

principe vivant du culte, tête pour ordonner le corps mystique en l'unissant à Dieu. Étant par état « la charité », il est le président de « l'agape », où il complète par sa primauté de charité et de religion la communauté chrétienne à titre de chef. Le sacrifice de la messe, de la grand'messe épiscopale surtout, est, dans ce sens-là encore, *le sacrifice du chef*.

(1) « *Si autem ordinatur presbyter, omnia cum eo similiter agantur ac cum episcopo, nisi quod cathedrae non insideat. Etiam eadem oratio super eo oretur tota ut super episcopo, cum sola exceptione nominis episcopatus* » (Canons d'Hippolyte, dans Duchesne, *Origines du Culte chrétien*, p. 527, 3e édit., 1903).

sacerdoce aussi. Nous ne reviendrons pas sur ces remarques que nous avons faites l'année dernière dans *l'Ouvrier de la Moisson*.

Il ne saurait donc être question pour les prêtres d'abandonner, au profit de l'*Action catholique* et du laïcat, un apostolat qui leur appartient en vertu de leur sacerdoce, lequel les constitue les collaborateurs immédiats des prélats dans l'exercice des fonctions apostoliques de l'évangélisation et de la charité rédemptrice. Le pouvoir de célébrer la messe et d'administrer les sacrements ne fait que signer, authentiquer, conférer des charges et des obligations beaucoup plus profondes qui s'expriment en termes d'action, d'influence, de présence et de contact. Être prêtre, c'est participer sans intermédiaire à la charge pastorale de l'évêque, donc à ses travaux d'apostolat, donc à son *action*, son action sacerdotale, supérieure à l'Action catholique qui la prolonge, qui l'imite de loin, et qui en dépend. Sans doute, à mesure que l'on descend dans la hiérarchie, le lien entre le pouvoir sacramentel et la responsabilité apostolique devient de plus en plus lâche : l'évêque est consacré à vie pour tel diocèse, il épouse son église une et indissoluble en recevant l'imposition des mains; le prêtre ne réalise déjà plus aussi bien cette coïncidence, il est ordonné d'abord et nommé ensuite à telle ou telle fonction, parce que ce n'est qu'à travers et sous la dépendance de son évêque qu'il est pasteur; et son supérieur est juge du détail des temps et des lieux des différents ministères qu'il lui confiera. Mais enfin le prêtre a été élu et ordonné pour aider son évêque, et c'est à cette fin que celui-ci lui a donné le droit de célébrer la messe : lisez le pontifical, et le droit canon, qui est si sévère à l'égard de l'institution bâtarde des prêtres ordonnés en l'air sans appartenance à un diocèse ou à un prélat.

Ce qu'il faut concéder à l'Action catholique, — mais ceci ne diminue pas la dignité sacerdotale, au contraire! — c'est que le prêtre aujourd'hui, à tort ou à raison, est obligé souvent d'exercer son ministère d'évangélisation par l'intermédiaire du laïc, et en quelque sorte au second degré : il évangélise — en les formant avec soin — des fidèles qui, à leur tour, évangéliseront leur milieu. Mais ainsi le prêtre est deux fois apôtre, agissant lui-même sur les agissants. On se rappelle l'enthousiasme du Pseudo-Denys décrivant — du point de vue liturgique surtout — cette action du pontife et des clercs sur leurs inférieurs qu'ils *informent* de leur sainteté (1). On peut reprendre ces visions généreuses et optimistes et les appliquer au ministère de l'évangélisation. Alors rien de ce qui est humain et vivant n'est étranger au prêtre d'action sacerdotale, animateur d'Action catholique : par les laïcs qu'il forme et qu'il instruit, pendant que ceux-ci le

(1) « Tout initiateur est d'abord sanctifié par la connaissance des sacrés mystères, et, pour ainsi dire, déifié en raison de sa nature, de son aptitude et de sa dignité; puis il transmet à ses inférieurs, autant qu'ils en sont capables, la divine ressemblance qu'il a lui-même reçue d'en haut. Ceux-ci suivent leur chef et également attirent leurs subordonnés, lesquels obéissent d'abord et puis commandent aussi à d'autres. Par suite de ces divins et harmonieux rapports, chacun, au degré qui lui est propre, entre en communion avec la beauté, la sagesse et la bonté essentielles... »

(Denys, *De la Hiérarchie ecclésiastique*, ch. I, trad. Darboy.)

« Ainsi l'ordre des pontifes est plein de force pour communiquer la perfection; il possède seul le privilège de célébrer les plus sublimes mystères de notre hiérarchie; habile interprète, il révèle aux autres hommes la science des choses sacrées, et leur apprend à quelles vertus et à quelle sainteté ils sont appelés. L'ordre sacerdotal qui donne l'illumination, prépare et conduit les initiés au spectacle des saints mystères, et accomplit les fonctions de sa charge en la société et sous la dépendance des divins pontifes... L'ordre des diacres a pour mission de purifier, et de discerner entre le bien et le mal, avant d'invoquer le ministère des prêtres, etc... »

(Id., *ibid.*, ch. V, trad. Darboy.)

renseignent et le secondent, il atteint et même il connaît tous les milieux. Peut-être simplement, étant plus élevé, les voit-il d'une façon plus pure, sans rien ignorer cependant de leurs besoins, de leurs misères, de leurs ressources ; il les aperçoit d'un regard plus large, et en quelque sorte moins passionné, à cause de la distance (1).

Quant aux dirigeants d'Action catholique, il leur parle et il les touche directement. Il est leur père immédiat. Il les engendre perpétuellement à la vie, comme saint Paul ses premiers disciples. Et c'est en effet l'histoire de saint Paul qui recommence : celui-ci avait passé toute sa vie à former des militants qui eux-mêmes ont remué les synagogues et découvert des prosélytes ; pendant ce temps, le grand Apôtre connaissait leurs travaux, souffrait et se réjouissait des souffrances et des joies de ses fils, se passionnait pour leurs succès ou leurs ennuis : « *Quis infirmatur, et ego non infirmor?* » (II Cor., IX, 29) (2).

Ce n'est donc pas au moment où le Souverain Pontife recommande avec tant d'instance l'Action catholique aux laïcs qu'il faut minimiser l'action sacerdotale des prêtres : celle-ci n'a jamais été plus nécessaire, puisque sans elle l'autre n'existerait pas. L'heure est donc venue pour nous de réaliser davantage la loi interne de notre institution, qui est l'évangélisation du monde sous la dépendance des évêques par l'influence exercée principalement sur les chrétiens militants. On peut même dire que si les fonctions liturgiques et sacramentaires, par leur poids ou leur exagération, devaient empêcher le clergé de remplir son devoir proprement apostolique, faute de temps, il

(1) Cf. cette notation prise dans les *Études*, 20 mars 1936, p. 820 : « ... Une âme vraiment sacerdotale, capable de se pencher sur ces misères, sans révolte pharisaïque, comme aussi sans délectation suspecte. »

(2) Cf. Chanoine Glorieux, *Paul*, aux bureaux de la J. O. C. (1936).

vaudrait mieux renoncer à la pompe et à la longueur des offices rituels plutôt que d'abandonner l'action pastorale : *Væ mihi si non evangelizavero*, disait saint Paul (1). Quand on cite la parole de saint Pierre le jour de l'institution des diacres, loin d'opposer la vie de prière à la vie d'action, on devrait se souvenir que ce *ministerium verbi*, c'est tout simplement le témoignage permanent des choses vues et entendues en Judée et en Galilée « depuis le Baptême de Jean jusqu'au jour de l'Ascension », c'est-à-dire la prédication du christianisme, l'action apostolique, — qui se faisait d'ailleurs, alors comme aujourd'hui, dans ces petites rencontres accrochées aux réunions des synagogues, et qui ressemblent beaucoup à nos cercles d'études spécialisés. Pourquoi cette critique si sévère de l'activité sacerdotale, des œuvres et des mouvements, à laquelle se livrent parfois certains prédicateurs de retraites pastorales ou simplement les petites littératures spirituelles à l'usage du clergé? Ceux qui parlent ainsi de l'action sacerdotale, l'ont-ils vraiment pratiquée? Savent-ils par expérience personnelle à quel point l'apostolat dans le monde est dur, difficile, ingrat, et, par conséquent, puisqu'ils le veulent, sanctifiant? Ne le confondent-ils pas avec le bruit, l'agitation? Mais c'est que précisément il faudrait distinguer entre l'apostolat et le remous. Il faudrait surtout retrouver et prêcher une spiritualité de

(1) *I Cor.*, IX, 16. Mais nous touchons ici à un autre problème, aussi urgent que délicat : celui de l'adaptation même de la liturgie à la vie chrétienne *du peuple*. Dans son institution originelle, la liturgie est une merveilleuse pédagogie de l'Église — mais qui est trop souvent devenue en nos mains une lettre morte, un symbolisme muet. Le jour où nous aurons rendu la liturgie vivante, où sa valeur de signe, d'enseignement, de vie et de prière commune, le jour enfin où sa valeur d'action aura toute son efficience, par notre labeur, il n'y aura plus de conflit entre le « ministère » de la prière et le « ministère » de la parole.

l'action et de la matière de l'action. Voici trop de siècles, depuis le jansénisme peut-être, depuis la retraite des mystiques, depuis le déclin de l'École Française, je ne sais, que le principal effort de l'ascétique semble avoir porté sur le formel de l'action, sur les défauts personnels de celui qui agit, sur l'impureté toujours possible de ses intentions : mais à l'intérieur de cette forme, il y a quelque chose, il y a l'action elle-même, qui n'est pas mauvaise en soi, qui est même déjà sanctifiante lorsqu'elle est déjà matériellement bonne. Un bon cercle d'études qui réussit a toutes les chances d'être dirigé par un bon prêtre, car un cercle d'études exige, précisément pour réussir et parce qu'il réussit, des idées justes, des soins attentifs, une persévérance intelligente et un zèle pur : on voit alors, suivant l'adage de l'École, des puissances de la matière sortir une forme qui est bonne. La prétention des moralistes, de souligner toujours les défauts de l'homme qui travaille sans jamais expliquer quel doit être le contenu de l'œuvre, a fini par décourager les bonnes volontés sacerdotales, surtout les juvéniles : cette attitude purement négative, purement critique, qui croit peindre une toile lorsqu'elle lui fournit un beau cadre, cette manie de ne considérer dans l'activité humaine et la vie chrétienne que leur forme et jamais leur matière, donnent à certains recueils d'examens particuliers ou généraux une puissance d'exaspération qui se retourne contre leur but : *et propter vitam, vivendi perdere causas.*

Il est temps de récupérer toutes nos valeurs fondamentales, qui, bien sûr, n'ont jamais été perdues, mais qui ne tiennent pourtant pas dans la prédication et l'ascèse la place première qu'elles devraient occuper. Sous prétexte que l'administration des sacrements et même la célébration de la messe ne suffisent pas à sanctifier le ministre qui les vide spirituellement de leur contenu, on a cédé,

depuis plusieurs siècles, à la tentation de chercher ailleurs pour le prêtre, en dehors du service sacerdotal, les principes et les moyens de la sainteté : on les a demandés à des pratiques extérieures à son état et quelquefois incompatibles avec ses devoirs. Les religieux, dont la vie spirituelle se centre autrement, sur l'ascèse de leur congrégation, ont offert généreusement leurs richesses, ils les ont présentées comme des méthodes utiles, quelquefois comme des moyens irremplaçables. C'était très bien de leur part. Mais en parlant et en conseillant de la sorte, ils confondaient peut-être deux états de vie, le nôtre et le leur. Ou plutôt c'était nous qui oubliions notre propre et premier principe de sanctification, notre charge pastorale et apostolique, et cette *sollicitudo Ecclesiæ*, cette volonté d'extension du royaume de Dieu, où saint Paul montrait déjà notre raison d'être, notre ressort intérieur, notre but à poursuivre, et souvent, sinon toujours, notre croix à porter. Quant à nos fonctions sacramentelles, elles ne sont que le symbole, efficace d'ailleurs, de ce devoir et de ce pouvoir d'action religieuse et apostolique : et la messe elle-même est, au sens ancien et universel du mot, le sacrement, le signe sensible, de notre ministère profond. C'est au cœur même de notre état, dans son âme, dans sa fin, qu'il faut chercher la solution dernière de notre problème : c'est en sanctifiant les autres que nous devons apprendre à nous sanctifier. On le répétait ici même, il y a quelques mois, dans un article remarquable et courageux : « Les soucis du travail quotidien, les préoccupations d'état, les difficultés à surmonter pour vivre et pour faire le bien sont chassés de la prière comme des distractions. Il ne faut pas mêler Dieu à ces banalités. On se forge ainsi une vie spirituelle compliquée et artificielle... Des hommes écrasés de sollicitudes pour le règne de Dieu considèrent presque comme des fautes de traîner partout

leurs inquiétudes et leur accablement... comme si penser à toutes choses pour Dieu n'était pas encore penser à Dieu... Les fausses spiritualités seraient toutes celles... qui prétendraient nous diriger vers Dieu en nous rendant indifférent à nos frères... » (Sacerdos, dans *La Vie Spirituelle*, 1er avril 1936.)

L'auteur, malheureusement anonyme, de ces excellentes lignes, me paraît avoir mis le doigt sur un point névralgique et délicat, mais inévitable : on ne devrait jamais, quand il s'agit des moyens, et non pas de la fin, dépasser la mesure. Sans doute, le ministère sacerdotal est un danger pour le prêtre, mais il est d'abord, lorsque bien compris et pratiqué, une force essentielle. Les « œuvres », les « mouvements » ne devraient jamais être dénoncés comme des occasions de péché ou de dissipation que par des prédicateurs ayant eux-mêmes expérimenté d'abord la sueur et l'angoisse que coûtent les vrais travaux *d'action*. Et, certes, tout n'est pas faux dans ces perspectives de dangers à courir. Mais pourquoi d'abord ne pas nous apprendre à nous servir de ces instruments traditionnels et puissants, puisque ce sont les outils mêmes de notre travail, plus encore la définition de notre état, et, de derrière le nôtre, celle du sacerdoce même du Christ?

Quand donc, à l'exemple de l'auteur que nous venons de citer, nos excellents prédicateurs, nos vénérés maîtres, se décideront-ils à nous dire, pour nous encourager dans notre vocation (la nôtre, et non pas une autre), — que l'action sacerdotale, au sens profond des deux mots : *action* et *sacerdotale*, est bonne et sanctifiante par elle-même? Car il est dur et bienfaisant de faire pénétrer l'Évangile dans le monde et dans la vie, de communiquer le message, de transmettre l'esprit, — à coup de démarches, de conversations, de réunions, d'enquêtes et de prises de

contact. C'est dans cet apostolat lui-même qui est notre définition même, et non pas en marge de notre devoir ou dans une ascèse surajoutée et empruntée à d'autres institutions chrétiennes, qu'il faudrait chercher *d'abord* nos moyens de sanctification, et seulement ensuite ajouter à cette essence, *ad cautelam*, des moyens tirés d'autres états de vie, et par conséquent toujours accidentels et remplaçables.

Le prêtre diocésain n'a donc rien à envier aux catholiques d'action. Ce sont au contraire les groupements d'Action catholique qui doivent normalement devenir des foyers de vocations sacerdotales, à la condition que celles-ci, une fois déclarées et orientées, trouvent dans les maisons de formation ecclésiastique où elles grandiront des méthodes d'éducation qui prolongent et accentuent l'apostolat chrétien où elles auront pris naissance (1).

Eugène Masure.

(1) « L'atmosphère d'un séminaire est aussi saine, moralement, que celle d'une usine est viciée. Pourquoi des vocations s'étiolent-elles dans la première alors qu'il en éclôt parfois de si belles dans la seconde? Ne serait-ce pas pour cette raison : il y a moins d'occasions de faire du mal au séminaire, mais à l'usine il y a plus d'occasions de faire du bien? Tel petit clerc renoncera au sacerdoce parce qu'il n'aura pas été empoigné à fond par un apostolat passionnant; tel jociste deviendra séminariste et finira par être un excellent prêtre à force d'avoir pris goût à l'apostolat. Son élan de charité, s'accroissant dans l'action de chaque jour jusqu'à devenir irrésistible, l'emportera enfin au pied de l'autel, où sa vie achèvera de s'immoler toute pour le salut de ses frères. »

(Chanoine Thellier de Poncheville, *La Vie Catholique* du 25 septembre 1934.)

L'audace des humbles

On croirait volontiers que l'humilité et la timidité vont de pair, et qu'on viendra facilement à bout de l'homme qui fait profession de ne pas compter avec lui-même. Or, c'est exactement le contraire qui est le vrai. « La timidité est une maladie de l'orgueil », dit M. Francis Chevassu. Un homme humble n'a peur de rien. La peur n'est-elle pas un souci de soi-même? Ayant rejeté le moi comme négligeable ou digne de mépris, devant qui tremblerait-on? Ambroise en présence de Théodose, Chrysostome devant Eudoxie, ou Thomas Moore en face d'Henri VIII représentent assez bien l'humilité magnanime.

Jamais on ne lève la tête aussi fièrement au-dessus du monde, au-dessus des événements, au-dessus des périls ou au-dessus des obstacles qu'après l'avoir inclinée devant Dieu. Lorsque le réel m'intimide, il me suffit de faire ce geste intérieur pour l'intimider à mon tour.

Nietzsche a défini l'héroïsme un état d'âme en raison duquel le sujet ne compte plus. Si cette définition est exacte, on peut dire que l'homme humble est un héros en toute circonstance, car tout, pour lui, est supérieur à l'intérêt de son moi. Il s'attend à être contrecarré, méconnu, calomnié : ne l'est-on pas toujours lorsqu'on se place délibérément hors du train de ce monde? Il n'en a cure. On ne le fera pas reculer. Ses résolutions,

une fois prises, seront exécutées à tout prix, car cette notion de prix lui échappe. Rien ne coûte à qui ne calcule pas. Et quant aux adversaires, où sont leurs armes? Que voulez-vous faire contre un homme qui a pris une fois pour toutes le parti solennel de n'exister point?

Platon écrit dans le *Phèdre* : « Toute âme qui a pu se faire la suivante d'un dieu doit être, jusqu'à un autre retour, à l'abri de tout mal. Mais si cette âme est capable de toujours accompagner son dieu, elle sera pour toujours hors de toute atteinte. » N'est-ce pas le cas de l'humilité? Quelle sottise de penser qu'auprès de Dieu on puisse perdre cœur, et que de lui avoir tout donné vous rende moins courageux ou moins libre! Plus Dieu agit en nous, plus nous sommes; plus nous sommes, plus nous pouvons, et plus nous avons le sentiment de pouvoir, plus nous avons de force morale.

C'est, je crois, M. André Suarès qui a dit: « L'orgueil ressemble au courage comme le damné à l'élu bienheureux. » L'élu, tout perdu en Dieu, s'y enflamme et s'y rassure; le damné, réduit à se dévorer lui-même, n'a pas trouvé les conditions du courage, mais du désespoir.

Cette humilité qui ne craint rien ose tout, pour l'intérêt qu'elle a substitué à celui de sa personne. Ayant aspiré Dieu, dit saint Thomas d'Aquin, elle l'exhale. Elle croirait n'avoir pas une perception nette du vrai et du bien, si elle n'était pas prête à tout pour leur triomphe. Elle agira dans le grand ou dans le petit d'un cœur presque égal, parce que, dans les deux cas, elle est décidée à tout faire. Et elle ne réclamera rien, parce qu'elle ne fait état de rien et qu'elle estime comme sa meilleure récompense le bonheur de n'en avoir point.

On la trouvera pacifique et indifférente tant qu'il ne s'agira que de soi ou des objets dédaignés de ce monde; mais vienne l'honneur de Dieu à être atteint, elle se

dresse avec une énergie qui étonne. N'attendez pas qu'elle se taise devant le blasphémateur ou abandonne le champ libre au sectaire. Elle fait front; elle attaque, au besoin, parce que l'absence d'intérêt personnel lui crée d'office une sorte d'intérêt universel et de personnelle responsabilité à l'égard de ce qui compte. « Tout ce qui est noble est de sa nature calme et semble dormir, écrit Gœthe; mais son contraire l'excite et l'oblige à se montrer. »

Au surplus, l'humilité n'ayant pas de cran d'arrêt personnel, pas de bornes déterminées par une ambition propre, mais ayant pour unique objectif l'ampleur illimitée du bien, elle poussera ses audaces toujours plus avant; elle oubliera ce qu'elle a fait en faveur de ce qui est à faire, car ce que fait sa main droite, comme celle de la bienfaisance, sa main gauche ne le sait pas.

Elle ne va pas surtout s'ankyloser, vieillir prématurément, se soustraire avant la fin aux célestes invitations pour s'épargner une peine, moins encore tomber, en raison des compromis de l'action, dans cet état de servitude auquel songeait Sainte-Beuve quand il disait : « La plupart des hommes célèbres meurent dans un véritable état de prostitution. »

Prostituer le bien est le fait de celui qui attend de l'existence un salaire : gloriole, pouvoir, fortune ou tranquillité paresseuse. Celui qui a renoncé à soi et à tout en faveur de l'Unique Nécessaire tient jusqu'au bout son rôle. Il le tient sans tapage autant que sans peur et sans lâche découragement. L'opportunité lui suffit, sans que la renommée l'annonce ou l'acclame. Le bruit n'est pas le fait d'une action ou d'une patience aux vues éternelles. Les étoiles, qui seules savent l'heure, ne tintinnabulent pas.

A.-D. Sertillanges, O. P.

LES MAITRES ET LES MODÈLES

Mère Marie du Divin Cœur [1]

En l'année 1899, deux pèlerins venus d'Allemagne demandaient à Léon XIII une bénédiction pour leur fille mourante. Elle agonisait dans un lointain couvent du Portugal dont elle était Supérieure. Ces étrangers, le comte et la comtesse Droste zu Wischering, appartenaient à une ancienne et noble famille catholique de la Westphalie, qui avait autrefois lutté et souffert pour l'Église à l'époque du Kulturkampf.

Le Saint-Père les accueillit avec une grande bonté. Il les interrogea sur l'enfance, la jeunesse, l'éducation et le caractère de la malade. Il semblait lui porter un intérêt extraordinaire. Quand les pèlerins eurent répondu à ses questions, Léon XIII leur dit : « C'est une âme d'élite, qui a des communications surnaturelles », et il leur fit connaître qu'il avait reçu d'elle un message de la part de Notre-Seigneur lui demandant de consacrer le genre humain à son divin cœur.

« Je vous charge de lui écrire, ajouta-t-il, aujourd'hui ou demain, que, les 9, 10 et 11 juin seront célébrés dans le monde entier de la manière la plus solennelle, que la

(1) Maria Droste zu Vischering, religieuse du Bon-Pasteur. D'après le livre de M. l'abbé Charles (Paris, Beauchesne), et la correspondance et les relations spirituelles inédites de la servante de Dieu, obligeamment prêtées par Mgr Saudreau, à qui j'exprime ici ma respectueuse reconnaissance.

Consécration (du genre humain) au Sacré-Cœur sera prononcée dans toutes les cathédrales et églises du monde entier. Écrivez-lui tout cela, et dites-lui que c'est par suite de ce qu'elle m'a fait savoir que j'ai pris cette décision. N'est-ce pas, vous lui écrirez et vous lui direz que je vous ai fait l'accueil le plus paternel et que je lui envoie mes bénédictions toutes particulières. Je la vois avec vous à mes pieds, maintenant, faites le signe de la croix. »

On devine la surprise des parents : ils ignoraient toutes ces choses.

L'Enfance

Leur fille Maria était née en 1863, à Munster, capitale de cette Westphalie que Montalembert appelait une Bretagne germanique. Elle était la sœur jumelle d'un frère qu'elle aima toujours tendrement. Un père et une mère très pieux veilleront à la destinée surnaturelle de son âme. A son baptême, qu'elle reçut le jour même de sa naissance, on la mit sous un nombreux patronage : Marie, Jeanne, Françoise, Thérèse, Antonia, Huberte, belle couronne de saints et de saintes. A ces influences surnaturelles répondait un tempérament exceptionnel : intelligence nette, plus solide encore que brillante, virile, comme ses traits forts mais réguliers. Un front bien large et saillant, un nez droit, des yeux bleus profonds, naïvement sévères, des pommettes saillantes, un menton volontaire et germanique, tout disait dans ce visage une belle et puissante droiture, la sincérité, le sens de la décision et de l'action. Avec cela, une impétuosité de cœur qui la faisait courir à ce qui lui paraissait bon, comme sa vivacité physique la poussait à tous les exercices d'homme : cheval, courses, saut, toujours, en ces jeux de garçon, compagne inséparable de son jeune frère. Un ensemble, en somme, qui ne pouvait s'équilibrer que

dans les hauteurs, et non pas sans luttes. Le « vase d'élection » garda les grâces de choix sans lesquelles tous les dons de nature eussent été peu de chose. Et ces grâces lui furent distribuées en abondance.

Maria nous raconte elle-même les inclinations de sa petite enfance; son attrait pour l'image du Sacré-Cœur, sa joie enfantine, mais profonde, quand sortait de sa caisse, au mois de juin, la grande statue du Sacré-Cœur, l'émotion de sa piété à la chapelle du château de Darfeld, lieu de son enfance; ses petits efforts, pour contenter ses parents, son institutrice, lorsqu'il lui fallait se maintenir au travail malgré cet invincible besoin de remuer, de s'élancer dans l'espace. Au bout d'un quart d'heure, elle implorait cinq minutes de grâce. Puis, honnêtement, elle revenait, au moment précis, reprendre sa place. Ce besoin de bouger la suivit au couvent. Plus tard, une de ses supérieures aimait à lui dire, quand elle la rencontrait seule dans les longs couloirs : « Et maintenant, courez!... » Et Sœur Marie du Divin-Cœur de s'élancer dans les corridors.

Vocation mystique

En ce corps tout remuant, brûlait pourtant une âme contemplative. Placée par le Seigneur dans un ordre actif, elle dut satisfaire à une vraie vocation mystique.

Après sa première communion, c'est une parole de l'Écriture Sainte entendue dans un sermon qui marque le début de sa vie mystique : « Tu aimeras le Seigneur de tout ton cœur, de tout ton esprit... » Souvent nous verrons les paroles de la Sainte Écriture agir dans son âme d'une manière formelle. Ce jour-là, la parole s'impose sans discussion, opérante. L'enfant a vu. Elle sera religieuse, renoncera aux créatures par un don total de soi... Ce premier pas dans les voies de l'amour la laisse comme toujours amie du jeu, du chant, des promenades à âne et à cheval, mais elle commence aussi à aimer les sacrifices et à rechercher les occasions d'en faire.

En 1880, elle a dix-sept ans, la parole se fait entendre encore en un sermon, avec une nouvelle force : « *Obliviscere populum tuum et domum patris tui, quia concupivit rex speciem tuam.* Oublie ton peuple et la maison de ton père, parce que le Roi désire la beauté de ton cœur. » *Quia concupivit rex...* Elle a compris et reconnu l'Époux. « Mon Jésus, vous seul connaissiez ce qui se passait entre nous!... Il était à moi et moi à Lui! »

Après deux années d'études au couvent du Sacré-Cœur de Riedenburg au Tyrol, elle revient à Darfeld. Sa mère connaît et approuve son désir d'être religieuse, mais, à cause de la délicatesse de sa poitrine, son père lui demande d'attendre ses vingt et un ans. Le Seigneur, Lui, n'a pas besoin de délais pour entrer dans son âme. Vers l'année 1883 (elle n'avait pas encore fait le vœu de chasteté), venant de communier et toute unie à Notre-Seigneur, elle l'entend lui dire, « non avec la voix qui se fait entendre aux oreilles, mais de cette voix intérieure que je ne connaissais pas encore et qui aujourd'hui m'est si familière : Tu seras l'épouse de mon cœur... », et elle continue, dans cette courte biographie écrite par ordre de son directeur :

> A partir de ce moment, je ne pensai plus au Cœur de Jésus que comme à mon époux... Je vivais avec Lui, je lui disais tout... Je m'étais figurée autrefois que Notre-Seigneur Jésus-Christ demeurait dans nos cœurs non seulement comme Dieu mais comme homme. Quand je sus que ce n'était vrai que pour le temps et la durée des saintes espèces après la sainte communion, je me sentis triste et isolée. Je m'étais donc fait une idée fausse de la présence de Notre-Seigneur, de son divin Cœur, de mon divin Époux?... Je me plaignis à Lui et Lui fis part de ma tristesse. Dans son infinie bonté, Il écouta mes plaintes et mes supplications amoureuses et me promit de rester dans mon cœur et de demeurer en moi non seulement avec sa divinité mais aussi avec son humanité. Comment? Je ne le sais pas, mais ce que je sais, c'est que depuis lors je sentais toujours sa divine présence. Je ne voyais rien, mais je sen-

tais qu'il était là en moi et près de moi... et il n'y avait pas d'époux plus fidèle que Lui... ni d'épouse plus heureuse au monde.

Et elle insiste encore :

Je ne sais si j'exprime bien ce que je voudrais dire, je ne parle pas de la présence sacramentelle de Notre-Seigneur, mais d'une présence qu'il connaît bien. Lui, le Dieu Tout-Puissant, ne peut-Il pas inventer mille manières de s'unir à nos âmes et de consoler ses épouses?...

Dès lors, le Seigneur se fit son maître en ces familières rencontres, et l'instruisit sur tout ce qu'Il exigeait d'elle. Elle comprit vite la valeur de la souffrance et souffrit déjà de ne pouvoir assez souffrir. Comme à vingt et un ans elle ne se trouva pas assez forte pour entrer en religion, il lui fallut attendre encore quatre ans. Quatre ans de vie cachée et priante. Elle n'allait plus au bal. Autrefois les convenances mondaines l'y avaient parfois conduite. Les grandes grâces reçues ne l'avaient pas rendue tout à fait insensible aux attraits du monde :

A ma grande douleur, je dois avouer que mon cœur balançait parfois. J'avais plaisir à voir quelques jeunes gens; l'un d'eux faisait très attention à moi, mon cœur répondait un peu, et peu s'en fallut que je ne me refroidisse dans l'amour de Notre-Seigneur. Mais Lui n'abandonna pas son épouse. Il me donna le courage de me vaincre et de détacher mon cœur de toute affection humaine.

Vocation de miséricorde : Le Bon-Pasteur

Ce charme, désormais, était définitivement rompu. Cependant sa santé s'affermissait, les désirs de la vie religieuse se faisaient plus pressants. Mais comment les réaliser? Incertitude pénible. Aucune Congrégation ne lui convenait. La lumière se fit inattendue, un jour qu'elle visitait avec sa mère les malades de l'hôpital. Il s'y trou-

vait « une malheureuse fille qui avait donné du scandale ».

> Je remarquai, dit-elle, chez ma mère une certaine agitation en voyant cette malheureuse, car elle avait toujours le plus grand soin de nous éloigner de tout ce qui avait l'ombre du péché. Mais je me mis à penser : si Notre-Seigneur était ici, lequel de ces malades traiterait-il avec le plus de tendresse? Certainement cette pauvre pécheresse. Je surmontai ma répugnance et la crainte de ma mère, et je tendis la main à cette malheureuse. Peu de temps après, je devais connaître que c'était à la conversion de ces pauvres filles que je devais me sacrifier.

Elle entra, en effet, dans la congrégation du Bon-Pasteur avec l'approbation de sa famille et le consentement du médecin, qui s'était opposé à toute autre tentative dans un ordre plus contemplatif et plus austère. Inclinée à ce choix par une disposition intérieure, elle aurait dû trouver la paix dans le cloître. Néanmoins commencèrent bientôt pour elle de terribles épreuves de doute et d'incertitude sur cette vocation de charité active. Son rôle auprès des pauvres filles tombées, qui lui furent très vite confiées, lui fut pourtant doux et consolant. Elle réussit du premier coup, d'une manière remarquable. La jeune Sœur qui, dans le monde, s'effrayait des moindres sentiments qui auraient pu la troubler, gouverna comme une femme d'expérience le difficile troupeau de ces pauvres brebis malades : la pureté de son âme laissait à la grâce d'état toute liberté d'action. Comme elle les aima, ses enfants! Et plus tard, supérieure à Porto, quand elle en fut entièrement chargée, comme elle s'y dévoua totalement! On nous la montre les disputant à leurs passions et même à leurs poursuivants, qui cherchaient à s'introduire par ruse dans la maison. Policier et mère de famille, rien ne l'arrêtait, la pauvreté moins qu'autre chose :

> Les enfants sont notre unique bonheur et il me semble que je mourrais de désolation si je devais refuser de les

recevoir. Rien ne pourrait abréger ma vie comme de m'imposer une restriction en ce qui concerne le salut des âmes... Il ne faut pas mesurer avec des mesures naturelles ce qui est vraiment surnaturel, on n'obtiendrait rien dans la vigne du Seigneur. Ce qui nous sert le plus, c'est notre sainte règle. Lorsqu'on la suit, peu à peu tout s'arrange, même les finances.

C'est le langage qu'on attendait d'une fille du Bon-Pasteur qui donne sa vie pour ses brebis.

Mais le même Jésus, qui lui inspirait cette vocation de bonté, ne cessait de l'attirer au désert de la contemplation. Elle était déchirée. Comment satisfaire aux exigences de son âme dans cette vie active? A ces luttes, à ces débats entre ses attraits et ses devoirs, à cette incertitude où la laissait le Seigneur, s'ajoutaient les tentations, les découragements, les souffrances de son cœur affectueux. Elle s'était séparée à grand'peine des siens. Elle aimait son frère jumeau « plus qu'elle-même », et ne cessait de pleurer en pensant à lui. Pas un confesseur, en outre, à qui se confier entièrement. Il lui semblait, surtout vers la fin de son noviciat, que personne ne la comprenait : « J'étais presque résolue à quitter la Congrégation, j'étais près de désespérer. » Elle consulte un religieux à la fin de sa retraite de profession (en 1891). — Le religieux, incertain lui-même, consulte la Supérieure. La Supérieure, convaincue que la Sœur Marie du Divin Cœur était dans sa voie, lui dit de rester : elle resta. Combien sa courte vie allait être féconde! Trois ans à peine après sa profession, elle dut quitter son couvent de Munster pour se rendre en Portugal, c'est dans ce lointain exil qu'elle passera les cinq années qui lui restent à vivre, là qu'elle comprendra tout le sens de sa vocation.

En Portugal

Il n'y avait en 1894 que deux maisons du Bon-Pasteur en Portugal : à Lisbonne et à Porto. Sœur Marie du Divin

Cœur s'y rendit dans une espèce d'angoisse. C'était un grand arrachement. Il fallait quitter cette communauté où elle avait pris racine, où elle trouvait l'atmosphère qui convenait à son esprit, il fallait s'arracher à ses enfants qu'elle aimait et qui l'aimaient, aller vers ce nouveau milieu si étranger à ses goûts, à son tempérament... pays méridional de soleil, de maisons peintes en couleurs vives, une certaine exubérance latine qui contraste avec le recueillement sérieux des noires forêts germaniques. Elle trouva pourtant sur sa route du réconfort à Manrèse. Dans la grotte même où saint Ignace s'était entretenu avec le Christ et la Vierge, où elle-même prie avec angoisse et appréhension, elle entend une voix qui lui demande : Es-tu prête à te sacrifier pour une maison du Bon-Pasteur en grand péril? Oui, Seigneur, elle est prête. Elle arrive à Lisbonne où elle a été assignée comme assistante. Et, toute surprise en arrivant, elle ne reconnaît pas sur les murs roses et bleus les dessins de fausses fenêtres qu'un jour en rêve elle aperçut et qui la frappèrent !... N'est-ce pas encore dans cette maison qu'elle doit se sacrifier? Et voici. Elle ne reste à Lisbonne que six mois, reçoit l'ordre de remonter vers Porto, et là s'offre à ses yeux la maison qui lui a été montrée en songe. En quel péril elle se trouvait. Maison sans ressources, embarras financiers inextricables. La situation de la nouvelle supérieure était des plus délicates vis-à-vis des administrateurs, dont les procédés la déconcertaient. Bien des abus étaient à réformer. Elle ignorait tout de la langue, des mœurs, du tempérament de ce peuple. En face de ces difficultés immenses elle n'avait que sa jeunesse et sa foi.

Elle fit face à toutes les difficultés. Sa charité, son esprit de pauvreté furent plus forts que la pauvreté matérielle qui pesait sur elle. Et, pour réussir, elle dut apprendre non seulement la langue du pays, mais ses lois et coutumes administratives, faire des démarches pendant des mois, d'innombrables visites à des hommes d'affaire

avec lesquels elle traita en homme d'affaire. Sa vie mystique n'avait pas entamé son sens pratique et son goût du concret! Elle put enfin libérer le couvent en proposant de faire acheter toutes ses propriétés par un acquéreur sûr et généreux, allemand au surplus, ce qui lui donnait plus d'indépendance. Les supérieures finirent par accepter la solution proposée et la maison fut sauvée.

Mais de grandes épreuves lui vinrent de sa transplantation dans un pays si différent de son Allemagne westphalienne. Sans doute, la beauté de la nature, la tiédeur du climat, une nature fleurie, ensoleillée, lumineuse lui firent bon accueil; mais ce que cet esprit si régulier, si ami de l'analyse (elle numérote en claires divisions 1, 2, 3, et subdivisions A, B, C les effets mystiques de ses grâces intérieures) eut à souffrir pour s'adapter au milieu portugais et se plier aux particularités d'un tempérament étranger si décevant pour elle, quelques-unes de ses lettres nous le font comprendre.

> On ne devrait envoyer dans ce pays, dit-elle au Père bénédictin allemand qui fut son soutien spirituel pendant les premières années de son séjour en Portugal, que des caractères *entiers*, car le charme amollissant de l'ambiance agit même sur les Allemands : 1) Le climat y contribue; 2) la nature humaine penche d'elle-même plutôt vers une tendance plus relâchée que plus sévère; 3) les stimulants extérieurs manquent en tout ou en partie.

Elle se donne, d'ailleurs, si complètement à sa nouvelle patrie qu'elle dira plus tard : « J'aime l'Allemagne d'un amour naturel et le Portugal d'un amour surnaturel; par suite, le second amour l'emporte sur le premier. » Elle se fit « aussi portugaise » que possible et son influence grandit, s'étendit, s'imposa. Au début, la maison n'était pas très bien vue par certains ignorants de la rue. Était-ce le souvenir d'une sorte de petite révolution intérieure survenue avant son arrivée? Les « pénitentes », mises en émoi par le changement d'une de leurs maîtresses, courant aux fenêtres, criant à la cantonade... Que se

passait-il derrière ces murailles? On sait combien la foule prend aisément parti à rebours du bon sens. Un jour, la nouvelle supérieure, constante dans sa volonté de bien faire, en passe de devenir doucement réformatrice, s'en va voir, à pied, le cardinal-archevêque de Porto, pour obtenir de lui une semi-clôture dans le couvent dont elle avait ranimé la charité, le zèle. A pied, parce que son voiturier lui avait manqué de parole, et fort peu intimidée par les quolibets de « jésuitesses! » que le peuple lançait aux sœurs dans la rue. Le cardinal l'approuve entièrement. Au bout de cinq ans, le personnel des « pénitentes » avait plus que doublé.

On se mit à bien chanter, aussi, au Bon-Pasteur : la Mère avait les dispositions de sa race pour la musique et de forts attraits pour saint Benoît et ses fils, dont, on le sait, l'un, Abbé en Allemagne, était son confident. Le plain-chant était si estropié en certains couvents que « c'était à sortir de sa peau », disait-elle au P. Schober. La liturgie, les offices, tout fut restauré.

> Vous savez combien me réjouit chaque nouveau lien avec les bénédictins; c'est, à chaque fois, une consolation à côté de ma secrète nostalgie d'un couvent bénédictin... Au ciel, je voudrais être bénédictine.

Notre-Seigneur encouragea lui-même cette piété bénédictine en lui apparaissant un jour en même temps que sainte Gertrude, qu'il lui donna comme compagne, puis comme sœur.

Deux vies en une

L'histoire de cette âme, prédestinée à une mission officielle se surajoutant à une vocation de zèle, témoigne que la vie contemplative la plus haute peut nourrir et soutenir la vie la plus active. Mère Marie du Divin Cœur nous a laissé une foule de relations mystiques, donnant le secret, — tout à fait inconnu de son entourage,

— de cette grande unité catholique dans la diversité des gestes. C'est d'abord son intelligence de la Sainte Écriture :

Les passages du *Cantique des cantiques,* que vous m'avez « marqués », écrit-elle au même Père, « serviront souvent encore de base à mes oraisons, et vous pouvez être sûr que chaque fois il y aura une prière spéciale pour celui qui m'a présenté ce pain spirituel. — ... Le psautier me devient de plus en plus cher.

Et Notre-Seigneur la favorise d'une intimité très tendre. Il lui a dit, à elle aussi : « Tu seras l'épouse de mon cœur », et, après la communion, il l'appelle par son nom avec un amour infini : Maria.

Il me dit alors de cette voix bien connue, qui résonne au plus profond du cœur, qu'il voulait contracter avec moi une plus intime union : « Je veux me reposer dans ton cœur. » Souvent Notre-Seigneur m'exprime son désir de prendre sa demeure dans mon cœur pour s'y réfugier quand le monde l'oublie et y trouver son plaisir en conversant avec moi..... L'autre jour, Il m'a dit qu'Il ne voulait pas que je meure, parce qu'Il voulait encore continuer ces relations...

Jésus donc lui fut fidèle; mais comme l'amour divin est un amour sans faiblesse, qui ne se contente pas de protestations, il fallut tout donner, tout sacrifier à cet amour exigeant. Le sacrifice le plus coûteux peut-être fut celui de son attrait contemplatif. Sa lutte contre l'Ange dura des années, presque jusqu'à la fin de sa vie et jusqu'à ce que la maladie ait réduit son corps à l'impuissance totale.

Lorsque je sens si vivement la proximité du Bien-Aimé et le besoin de demeurer dans le repos avec Lui, la nécessité de me retirer de Lui pour vaquer aux affaires me cause un tel tourment, que bien souvent j'en suis anéantie... Une seconde souffrance est l'obligation de tenir dans leurs limites les délices de cette sainte union, c'est-à-dire de les modérer et même les réduire pour garder les forces corpo-

relles nécessaires aux devoirs d'état. L'épouse doit donc éviter l'Époux, car si elle Le rencontre, elle est prise... Il frappe, — elle doit le faire attendre, le saluer à travers le treillis, c'est-à-dire à travers les œuvres extérieures dans lesquelles la volonté de Dieu se cache. Il y a donc double souffrance :

1) Se soustraire à l'union, se détacher de force; 2) devoir l'éviter avant qu'elle n'ait lieu malgré les désirs véhéments.

L'absence de cette souffrance est pourtant une autre forme de tourment sans fond et aussi sans fin, semble-t-il. C'est la croix nue et sèche, sans espoir de récompense, même en l'autre monde.

Elle eut peur de l'illusion, jusqu'à en être accablée, malgré tant de grâces précises illustrant sa contemplation. Mais sa grande obéissance la préserva d'une trop grande dépression. Le P. Schober, abbé de Seckau, qui la comprit toujours et l'aida à mener sa double vie dans la volonté du Seigneur, avait séjourné en Portugal et bien des fois visité le Bon-Pasteur de Porto. Ce n'est pas lui qui resta son directeur, mais un prêtre portugais, le Vice-Recteur du Séminaire de Porto, dont Notre-Seigneur avait approuvé le choix.

Je t'ai mise sous sa direction, parce que je veux qu'il participe aux grâces que je te donne, qui lui appartiennent autant qu'à toi; ... c'est pourquoi je veux que tu lui communiques tout.

Unissant ainsi les deux âmes dans sa grâce, Il inspirait à la Sœur un vœu d'obéissance à ce directeur, qui prit une valeur héroïque au moment de sa maladie.

La maladie

Cette maladie, qui lui avait été prédite, fut longue et terrible. Dès la première année de son établissement à Porto, ses forces commencèrent à décliner. En 1896, elle

put cependant encore se rendre en France pour voir sa supérieure générale à la maison-mère d'Angers, et pousser même jusqu'en Allemagne, à Munster. Quelques semaines après ce fatigant voyage, elle fut obligée de se coucher. Une myélite se préparait. La faiblesse aggrava la maladie, et on lui donna pour la première fois l'extrême-onction. Il y eut jusqu'à douze consultations de médecins, car les dames patronnesses de l'œuvre avaient appris à l'aimer et voulaient sa guérison. Elle devait souffrir encore trois années la violence d'un mal paralysant. Ayant la communion quotidienne, elle était satisfaite : « Souffrance... solitude ... et rien que Lui! » Elle put communier jusqu'au dernier jour, en témoignage du grand désir que Notre-Seigneur a de s'unir aux âmes.

La première année de sa maladie, au mois d'août 1896, sans que ses pieds déjà paralysés pussent recommencer à la soutenir, il s'était produit un mieux assez prononcé : ce fut le moment où ses parents vinrent la visiter. Elle-même les fit venir, sans crainte de manquer à la perfection. A un certain degré de sainteté, celui de l'union habituelle avec le Seigneur, tous les actes de la vie humaine ont quelque chose de juste et de parfaitement mesuré. Les efforts violents déterminés par la croissance spirituelle, qui étonnent parfois et déroutent l'entourage, ne se produisent plus; il n'apparaît plus que la parfaite convenance des actes et des paroles. A cette époque, Mère Marie du Divin Cœur ne conservait plus son détachement « comme un objet qu'on porte sur la pointe d'un couteau ». Elle écrivait à son directeur :

> Ma maladie traîne en longueur et ma pauvre mère souffre cruellement. Mes parents pourraient venir, semble-t-il... le bon Dieu ne verra pas dans ce voyage un manque de générosité... je pense que le bon Dieu n'est pas mécontent qu'ils s'accordent — à eux et à moi — cette consolation. Plus tard, au moment de la séparation, il y aura en retour un nouveau sacrifice...

Au mois d'octobre, elle put encore chanter les oraisons le dimanche du Rosaire, se leva un instant pour le *Magnificat*; ce fut la dernière fois : la maladie reprit avec violence, avec de graves convulsions, des nausées, une paralysie abdominale nécessitant des soins pénibles; elle l'immobilisa près de quatre ans. Tant que ce fut possible, elle travailla dans son lit, fit des comptes, reçut les Sœurs, tint des chapitres, se fit même transporter au parloir en de certaines nécessités. Quand tout effort lui fut devenu impossible, elle voulut se dégager de sa charge de supérieure. Le cardinal de Porto s'y opposa. « *Rien que son ombre* », disait-il, devait faire plus que n'importe quelle supérieure.

Si la maladie était si longue, si douloureuse, ce n'était pas seulement parce qu'elle s'était offerte pour le Portugal, pour les prêtres coupables, parce qu'elle avait désiré devenir victime de l'amour de Notre-Seigneur, partager ses souffrances et Lui devenir semblable : elle attendait, sans le savoir encore, le moment d'accomplir la mission spéciale à laquelle elle était réservée dans l'Église.

Sa mission

Installée dans la souffrance, il lui suffisait de souffrir dans une pureté absolue, semblable à « ces agneaux pascals qui doivent être sans défauts pour être offerts au sacrifice ». Mais Notre-Seigneur lui faisait souvent connaître le sens de ses accroissements de douleur, et lui ordonnait de le révéler à son directeur. Un jour, c'est un séminariste indigne et sans vocation qu'elle doit empêcher d'entrer comme un larron dans le sanctuaire. Une autre fois, une troupe de loups furieux aperçus avec une grande angoisse lui semble signifier des francs-maçons déguisés en catholiques. Notre-Seigneur lui demande d'avertir le Saint-Siège. Cette idée la bouleverse, elle se dérobe : « Veux tu donc te retirer du service de l'Église? »

lui dit-Il. Et, peu après, le bruit des troubles révélations de Léo Taxil parvient jusqu'à elle comme une confirmation ; le confesseur, loyalement averti, n'autorise pas une lettre au Saint-Père. Elle avait l'habitude de ces réserves, quand, avec une grande répugnance, elle communiquait ses visions à son directeur : le prêtre l'écoutait patiemment, répondait que ces choses n'étaient pas mauvaises en soi,... et passait à un autre sujet. Aussi ne lui fit-elle part un jour qu'avec une extrême timidité d'un désir de Notre-Seigneur qui lui conférait la mission très importante d'être sa messagère auprès du Saint-Père : Il voulait que le genre humain tout entier fût consacré à son Sacré-Cœur. Dès le lendemain du jour où elle avait dû faire un si gros effort de confiance elle récrit :

> Aujourd'hui (juin 1897), je me disais que ce serait orgueil de ma part de parler de ce que je vous exposais hier, de m'engager dans ces affaires qui ont trait à la Sainte Église... Tant de fois j'ai demandé à Notre-Seigneur de ne pas l'exiger de moi... Mais je suis toujours prête à faire tout ce que vous exigerez de moi, quoi qu'il en coûte.

L'affaire en resta là, mais Notre-Seigneur continuait à parler, à la préparer, par l'oraison, par la souffrance : « *Sache, mon enfant, que de la charité de mon cœur, je veux faire descendre des torrents de grâces par ton cœur dans les cœurs des autres.* » Et à ce moment les médecins veulent essayer l'effet d'un corset de fer qui doit l'obliger à rester assise pendant des semaines dans une position qu'elle sait très douloureuse. Elle sait aussi que cette torture sera inefficace : elle consent à tout, et pour être plus forte contre sa répugnance et suivre la pente de la grâce, elle demande à faire un vœu d'obéissance à son confesseur, portant particulièrement sur les points qui concernent la maladie et son traitement. Sa grande faiblesse ne permit pas qu'on essayât ce corset.

L'année suivante, en 1898, on trouve de nouvelles

révélations, dans des notes écrites en abrégé, sans doute à grand'peine :

> Il (Notre-Seigneur) revient sur ce qu'Il disait l'an passé. Laisser la décision à mon Père spirituel. Il connaîtra la vérité par souffrances extraordinaires — consécration du genre humain tout entier au Cœur de Jésus. Évêques et prêtres deviendront plus fervents — justes plus parfaits — pécheurs se convertiront — hérétiques et schismatiques reviendront à l'Église. Et les enfants non encore nés, mais déjà destinés à faire partie de l'Église, c'est-à-dire les païens, recevront la grâce plus vite... Il me fait comme époux cette demande. Pourrais-je Lui refuser?

On ne lui permit pas d'écrire, et son cœur souffrit beaucoup de voir refuser à Notre-Seigneur une chose si tendrement demandée par Lui. Peu après, les souffrances extraordinaires prédites fondirent sur son corps et la mort se fit proche. Les Sœurs, désolées, la pressaient de solliciter quelque soulagement : elle répondait que ces tourments étaient un signe, permis par Notre-Seigneur, pour faire connaître la nécessité d'une chose qu'elle avait demandée. Le confesseur céda. Comme la Mère ne pouvait plus écrire, ce fut lui-même qui écrivit sous sa dictée au pape. En scellant la lettre avec le cachet de la maison, la Sœur assistante, voyant l'adresse, eut un geste de surprise.

> Vous écrivez au Saint-Père? Vous êtes si avancée! Vous voulez lui faire part de vos visions?

La Mère eut un rire si spontané que la Sœur ne put deviner à quel point elle avait dit la vérité.

La lettre fut remise à Léon XIII par l'Abbé Primat de l'Ordre des Bénédictins, qui avait bien voulu s'en charger. Léon XIII ne dit rien, bien qu'il ait éprouvé, comme on l'a su plus tard, une vive émotion. La Mère Marie du Divin Cœur est assiégée maintenant de violents maux de tête : elle a peur de devenir folle, et peur de souhaiter

perdre le sentiment de si cruelles douleurs. Au mois de décembre, Jésus la console et lui commande d'écrire encore une fois à Rome. Faudrait-il souffrir autant que la première fois pour en obtenir l'autorisation? Le Seigneur lui révéla qu'elle ne rencontrerait aucune résistance et qu'elle y pourrait voir la preuve de l'origine divine de ce commandement. Le lendemain, en la fête de l'Immaculée-Conception, il faut commencer à écrire sans plus différer, « sans rien craindre. Ce serait plutôt Lui que moi qui écrirait, je n'aurais qu'à mettre ce qu'Il m'inspirerait et je sentirais Son aide ».

La mère écrivit elle-même au crayon une longue lettre dont voici quelques passages :

> ... Par ordre exprès de Notre-Seigneur, et avec le consentement de mon Père spirituel, je viens avec le plus profond respect et la plus parfaite soumission faire part à Votre Sainteté de quelques nouvelles communications que Notre-Seigneur a daigné me faire sur la matière dont traitait ma première lettre. Lorsque, l'été dernier, Votre Sainteté souffrait d'une indisposition qui, vu votre âge avancé, remplit de soucis le cœur de vos enfants, Notre-Seigneur me donna la douce consolation qu'Il prolongerait les jours de Votre Sainteté afin de réaliser la consécration du monde entier à Son divin cœur... Plus tard... Il continua : « Dans mon cœur... la consolation... un refuge sûr, à la mort et au jugement. » Il me laissa l'impression qu'après avoir fait cette consécration Votre Sainteté finira bientôt son pèlerinage ici-bas...
>
> La veille de l'Immaculée-Conception, il me semblait voir cette lumière : le Cœur de Jésus, ce soleil adorable, faisait descendre ses rayons sur la terre, d'abord plus étroitement, puis s'élargissant, et enfin illuminant le monde entier. Et Il dit : « De l'éclat de cette Lumière, les peuples et les nations seront éclairés, et de son ardeur ils seront réchauffés. »

La lettre ne partit pas aussi promptement qu'elle fut écrite : le confesseur jugeait plus opportun d'attendre la date de l'Épiphanie; la Mère salua la nouvelle année avec

joie, « l'année même des miséricordes du Divin Cœur de Jésus », elle n'en doutait pas.

Quand le pape reçut enfin cette seconde lettre, profondément touché, il chargea d'abord le cardinal Jacobini, ancien nonce à Lisbonne, et qui connaissait bien aussi Porto, de prendre des renseignements. On s'informa d'abord, erreur excusable après tout, sur la supérieure des Carmélites de Porto; puis, comme le cardinal de Porto venait de mourir, le cardinal Jacobini crut bien faire de ne pas s'adresser au nouveau cardinal, à peine intronisé, mais au Vice-Recteur du Séminaire de Porto : il allait justement au seul prêtre qui connût les grâces et les révélations que le Seigneur avait faites à la Mère Droste zu Vischering, son confesseur, qui avait autorisé le message au Saint-Siège et fut en mesure de l'édifier pleinement sur la haute vertu de sa pénitente.

La Consécration

Léon XIII était d'autant mieux disposé à accueillir ce message qu'il répondait à une pensée qu'il avait gardé au fond de son cœur sans la faire connaître à personne. C'est ce qui l'avait tant ému la première fois qu'il lui était parvenu. Convaincu de son origine divine, il n'attendait que l'année jubilaire 1900 pour donner la plus grande solennité à la cérémonie officielle de la Consécration. Il tomba malade; il fallut l'opérer, à quatre-vingt-dix ans, et la grave opération, l'ablation d'une tumeur, réussit admirablement. Aussi fut-il poussé par la reconnaissance à ne plus différer davantage. Cependant il voulait qu'une si importante manifestation ne fût pas présentée comme la conséquence d'une révélation privée, ou d'une inspiration personnelle, mais fondée sur la Sainte Écriture et la Tradition. Aussi fit-il étudier, dans le peu de temps qui restait avant juin, la question — *in se* — au point de vue théologique, et préparer un décret, solidement motivé par

des textes scripturaires et des commentaires tirés de la *Somme Théologique*, qu'il signa le dimanche de Pâques et dont il fit aussitôt envoyer deux exemplaires à la Mère Marie du Divin Cœur et son directeur. Notre-Seigneur était obéi jusque dans les détails : un triduum célébré à partir de la fête du Sacré-Cœur, les 9, 10, 11 juin, devait consommer la donation, dans l'Église universelle.

La Mère vit dans l'espoir de ces grandes journées, dont elle fait préparer les solennités pour sa chapelle avec une grande minutie. Mais en vain! Sa mission est terminée; à peine a-t-elle le temps d'écrire une lettre de reconnaissance au Saint-Père, de commencer, par obéissance, la rédaction de son autobiographie qu'une fièvre cérébrale, sa dernière maladie, vient réveiller ses plus terribles douleurs... Et Notre-Seigneur? « Le croiriez-vous? Il ne m'a pas consolée une seule fois pendant cette dernière maladie », dit-elle à l'assistante qui seule savait son secret.

A l'heure où l'on chante les premières vêpres de la fête tant désirée, le 8 juin 1899, elle meurt, sans spasmes et sans secousses sur la pauvre paillasse qu'elle n'avait pas permis de renouveler et qui ne protégeait plus son corps contre le bois rugueux du lit. Elle n'est plus là quand le Pape, avec les églises du monde entier, prononce l'acte d'offrande qu'elle a contribué à rédiger, et qui devait être, selon le Saint-Père lui-même, le plus grand acte de son pontificat... ou plutôt, par une singulière rencontre, elle est encore là par son corps mort qui est exposé dans l'église du Bon-Pasteur paré pour la magnifique cérémonie.

*
* *

Le Seigneur voudra-t-il bientôt glorifier sa servante? Bien des faits postulent cette cause. Le jour de sa mort, vers minuit, les Sœurs avaient vu sourire son visage déjà rigide depuis plusieurs heures; le lendemain plusieurs

personnes sentirent les odeurs délicieuses qui sortaient du cercueil qu'on avait dû clore assez vite. La voix du peuple aussi, semble-t-il, se prononça en faveur de sa sainteté le jour même : riches et pauvres venaient visiter ce corps ; et le soir, à la fermeture des ateliers, les ouvriers qui n'avaient pu être admis s'amassèrent en foule pour réclamer de la voir et ne partirent qu'à regret. Les Religieuses du Bon-Pasteur ont déjà enregistré des grâces obtenues par l'intercession de la Servante de Dieu, dont le procès de béatification est remis à la haute sagesse de l'Église.

Pierre Cras.

« La petite-fille d'une grande Sainte »

« J'ai toujours la Providence dans la tête, c'est ce qui fixe mes pensées et qui me donne du repos... Il me faut l'Auteur de l'Univers pour raison de tout... Quand c'est à lui qu'il faut m'en prendre, je ne m'en prends plus à personne et je me soumets; ce n'est pourtant pas sans douleur ni tristesse; mon cœur en est blessé; mais je souffre même ces maux comme étant dans l'ordre de la Providence. Qui m'ôterait la vue de la Providence m'ôterait mon unique bien; et si je croyais qu'il en fût de nous, de ranger, de déranger, de faire, de ne pas faire, de vouloir une chose ou une autre, je ne penserais pas à trouver un moment de repos. C'est là ma dévotion, c'est là mon scapulaire, c'est là mon rosaire, c'est là mon esclavage de la Vierge; et si j'étais digne de croire que j'ai une voie toute marquée, je dirais que c'est la mienne... Providence! faites comme vous l'entendrez; vous êtes la maîtresse, vous disposez de tout comme il vous plaît, et vous êtes tellement au-dessus de nous qu'il faut encore vous adorer quoi que vous puissiez faire et baiser la main qui nous frappe et qui nous punit; car devant elle nous méritons toujours d'être punis. »

De qui sont ces lignes?... D'une âme certainement très avancée dans le chemin de la perfection, qu'une fréquentation quotidienne et exclusive des auteurs de piété a habituée à évoluer sur les sommets de la spiritualité? De quelqu'un en tout cas dont le genre de vie est tel qu'il comporte une bonne part de soumission, de dépendance? D'une femme, en un mot, qui a renoncé à tout en ce monde et qui mène une existence retirée et austère peut-être, au fond d'un cloître?

Point du tout. Celle qui avait en la Providence cet

abandon si total, si absolu, n'est autre que Mme de Sévigné. Plus d'un lecteur sera étonné de l'apprendre, et son étonnement ira grandissant quand, feuilletant les nombreuses pages où la noble dame du XVII[e] siècle s'est exprimée sur bien des sujets philosophiques et religieux, il découvrira une nouvelle Marquise de Sévigné (1). De la célèbre épistolière, on ne connaît, le plus souvent, que quelques lettres qui ont meublé la mémoire de tous les écoliers, mais on ignore totalement sa vaste culture, ses qualités morales, sa piété, son clair jugement qui lui eût permis de trouver la solution de bon sens aux erreurs jansénistes si sa soumission toute droite à l'Église ne lui avait montré le chemin.

L'ascendance de Mme de Sévigné, son hérédité grand-maternelle entrent pour une bonne part dans ces heureux dons. On sait que le 29 mars 1610 une scène émouvante se déroula à Dijon, dans la maison du Président au Parlement de Bourgogne, Bénigne Fremyot. Sa fille Jeanne, Baronne de Chantal, rendue libre par un veuvage prématuré, s'arrachait à ses affections naturelles, père et enfants, pour répondre à l'appel de saint François de Sales et aller fonder l'ordre de la Visitation Sainte-Marie. Des trois enfants qui lui restaient, l'aînée, Marie-Aimée, était mariée, la plus jeune, Françoise, suivrait sa mère au couvent pour y être élevée, et son fils, Celse-Bénigne, âgé de quatorze ans, déjà sorti « de la main des femmes », comme on disait alors, allait entrer dans la carrière des armes. Celui-ci, brisé par ce départ déchirant, essaya, avec toute l'impétuosité de sa nature, de le rendre impossible en se couchant au travers de la porte pour arrêter sa mère. Mais Jeanne de Chantal, dont la décision était mûrement réfléchie, ne pouvait, malgré son chagrin, se

(1) *La petite-fille d'une grande sainte, Madame de Sévigné — Sa spiritualité*, par Yvonne Pirat. Préface par le R. P. Yves de la Brière, S. J. Avignon, Aubanel père, 1936. Un volume orné d'un portrait, 233 pp. Prix : 12 fr.

laisser attendrir par ce geste et passa, non sans pleurer, — « que voulez-vous ? je suis mère » — sur le corps de son fils.

Cette mère si ardemment résolue, ce fils si impétueux, allaient devenir, l'une la grand'mère, l'autre le père de la Marquise de Sévigné. Le brillant Celse-Bénigne, qui coûta encore beaucoup d'autres larmes à sa mère, épousa, en effet, en 1623, Marie de Coulanges, et de cette union naquit, le 5 février 1626, la petite Marie de Rabutin.

Sans vouloir tout expliquer par l'hérédité, et sans négliger le facteur éducation, comment ne pas voir dans cette ascendance bourguignonne, faite de généreux enthousiasme et de tranquille bon sens, les sources de ces dons qui s'équilibrent chez Mme de Sévigné en une harmonieuse synthèse.

Les lettres les plus connues de la Marquise ne sont pas forcément les plus belles ni les plus riches en pensées profondes, et c'est parmi celles qui n'ont pas été jugées dignes d'être retenues par les littérateurs qu'on découvre un véritable trésor ignoré de beaucoup, et que des catholiques sont heureux et fiers de mettre au jour. Celle dont on a pu dire qu' « elle eût pensé contrarier le dessein de la Providence en se retirant d'un monde qu'elle charmait par son esprit et par sa bonté, sans y scandaliser personne », faisait preuve, quoi qu'il lui en coûtât, d'une telle soumission à la volonté de Dieu que ses réflexions à ce sujet constituent un véritable petit traité sur la « Parfaite résignation aux décrets de la Providence ». Aux épithètes de femme du monde, de brillante épistolière, qu'on est convenu de lui décerner, on peut ajouter, sans crainte d'être démenti, celle de grande chrétienne. Elle sut, au milieu du monde brillant et vain où elle évoluait, conserver intactes ses croyances et en imprégner sa vie en digne petite-fille de son illustre et sainte aïeule.

Yvonne Pirat.

Marie de Sainte-Thérèse

La « possession divine »

L'esprit et l'âme de Jésus la possèdent, opérant tout en elle. Elle subit les états d'âme, les vertus, etc., de Jésus (1).

Quand l'esprit et l'âme de Jésus ont ainsi pris possession de moi, il me paraît que toutes mes actions, tous les mouvements de mes membres se font avec Jésus et que Jésus les fait avec moi. Il y a une collaboration comme de deux âmes unies, mêlées l'une à l'autre par une réunion inexprimable, et qui semblent ne plus pouvoir se distinguer l'une de l'autre. Dans la suite il arrive parfois que cet état se renouvelle pour un court moment, sans que cette faveur perdure. Mais si cela devait devenir un état permanent, je pourrais dire en toute vérité, avec l'apôtre : « Je vis; mais ce n'est plus moi qui vis; mais le Christ vit en moi. » La vie de Jésus serait alors véritablement manifestée en moi, puisque la vie serait produite par l'esprit divin et par l'âme de Jésus.

L'effet principal de cette possession divine est que l'esprit et l'âme de Jésus sont en moi et avec moi, tournés vers le Père éternel, dans une merveilleuse adoration, confessant et louant son saint Nom. En outre, une très grande humilité et soumission de tout l'être à la volonté du Père céleste. Enfin, un abandon total au bon plaisir du Père, en toutes choses et en toutes circonstances.

(1) Ch. LXIX.

En un mot, cet Esprit ne semble faire autre chose que d'offrir au Père tout ce qui est en lui, afin de donner satisfaction à la justice divine pour les fautes des hommes et aussi parce qu'il sait bien que le Père céleste ne trouve sa complaisance qu'en lui et par lui. C'est pourquoi Jésus désire habiter les âmes, afin de glorifier le Père céleste par une telle vie, et afin de lui plaire ainsi. Cet esprit rend grâce et louange, il bénit, adore, aime son Père divin dans mon âme, d'une manière ineffable et par une constante oblation de lui-même. Oh! comme cette grâce est désirable! Je la place au-dessus de toutes les grâces que j'ai reçues jusqu'à présent de la Bonté divine.

J'y aspire d'une façon extrême et bien plus que je n'aspire aux autres grâces. Car, ayant reçu celle-ci, je possède tout ce qui est nécessaire à une vie parfaite et très agréable à Dieu.

Intérieurement, je crois comprendre que, pour attirer cette grâce, il faut m'y préparer par une grande pureté de cœur, par l'amour et par l'humilité, tâchant d'arriver à la possession constante et en grande perfection de ces trois vertus. Car l'esprit de Dieu repose sur l'âme pure, humble et qui aime Dieu.

L'esprit et l'âme de Jésus la possèdent encore. Comment elle se comporte dans cet état. Elle repose avec Jésus dans le cœur de Jésus (1).

J'ai été avertie par un signe que mon Bien-Aimé m'avait pardonné cette faute que j'ai avouée hier à votre Révérence. Mais j'avais d'abord subi pendant vingt-quatre heures, à titre de pénitence, un dur purgatoire de l'esprit. Je l'avais enduré très volontiers afin de racheter auprès de mon Bien-Aimé le déplaisir dont j'avais été la

(1) Ch. LXX.

cause. Après que j'eus fait la paix avec lui, mon Bien-Aimé a semblé vouloir revenir en moi, afin d'y vivre de la manière que j'ai décrite. Il me semblait que Jésus m'attirait en lui, me transformant en lui comme si, de quelque manière, j'avais été changée en sa substance.

Je ne puis pas bien expliquer comment cela se passe. C'était merveilleux et extraordinaire. Et cependant, ce n'était vraiment pas de l'imagination, ni pure fantaisie, car les effets de la chose se produisent subitement en moi. Pour lors, je n'aperçois pas sa présence hors de moi ; je ne perçois pas le commerce familier de l'Époux ni son aimable intimité. Non, rien que lui, ne formant qu'un avec moi ; et la perception que l'esprit et l'âme de Jésus s'étendent en moi jusqu'aux moindres parties de mon corps, qui en reçoivent, de quelque façon, la vie et le mouvement. La respiration semble être celle de Jésus et produite par lui. Ou encore, c'est lui seul qui semble produire et entretenir les mouvements de la respiration et leur donner le rythme. Mon rôle en ceci se borne à me tenir passive et souple, dans le calme et la douceur. Je ne sais si votre Révérence parviendra à me comprendre, car je ne saurais bien expliquer tout ceci.

La pureté qui est requise là est inexprimable. La pureté, l'humilité, l'amour sincère envers Dieu en toutes occasions, et toutes les autres vertus parfaites règnent alors en moi, semble-t-il. Elles produisent leurs effets dans un haut degré de perfection. Il n'y a pas de comparaison possible avec les vertus des états d'âme antérieurs. Le regard simple de l'esprit est tourné vers Dieu d'une manière insigne et sans retour sur soi ou sur quelque créature. Il est tout à Dieu et vers Dieu. A la vérité, Jésus imprime dans mon âme ses propres dispositions intérieures de pureté, de droiture, telles qu'elles étaient et sont encore en lui. Sans doute la perfection est-elle moindre ; car je ne pense pas qu'une simple créature, conçue dans le péché, puisse être élevée à cela. Je crois que ce degré de si éminentes perfection et pureté fut

réservé seulement à sa très sainte Mère et aussi, d'une certaine manière, à saint Joseph.

La douceur, l'amabilité, la bonté, la longanimité, la tendresse de Jésus se manifestent alors extraordinairement en moi. Et parfois, Jésus me fait reposer avec lui dans le cœur divin. Mais ici je ne perçois pas les opérations décrites déjà d'offrande, etc..., il n'y a plus que repos calme, doux et délicieux ; un feu tranquille d'amour intense dans le Cœur divin, mais en grande solitude et détachement des sens. L'âme comprend alors qu'en elle et par elle se confirment les paroles de l'Apôtre : « Votre vie est cachée avec le Christ en Dieu. » Car elle se sent cachée là ; elle y repose, comme un enfant dans les bras de sa mère.

Révérend Père, il n'y a pas ici la moindre crainte, le moindre danger de vaine gloire. Un tel sentiment ne serait plus possible, si peu que ce soit. L'âme n'a même plus conscience de son moi, comme tel. Elle est une avec Jésus. C'est en lui qu'elle reçoit toutes ces faveurs et elle les lui abandonne. Mon intelligence, ma mémoire, ma volonté, mon imagination, l'appétit sensible, etc., sont à ce point saturés de Jésus qu'ils n'enregistrent plus guère d'impressions, mais laissent retomber tout ce qui se présente et qui est contraire à l'esprit de Jésus. Je m'aperçois cependant qu'il est plus agréable à mon Bien-Aimé et qu'il désire que je cache ces faveurs à tous (sauf à votre Révérence à qui j'ai été confiée). Il faut que votre Révérence soit également fidèle à ne rien révéler de ceci à personne, pas même pour demander conseil, à moins de ne pas me nommer. Car ma faiblesse est si grande que j'offenserais Dieu pour un rien, et je laisserais les grâces se gâter dans mes mains.

L'union de repos dans le cœur de Dieu, — dont je viens de parler —, commence par une calme intention, par une douce inclination de l'amour envers la sainte humanité du Christ. Elle a sa terminaison dans la seule divinité. Jésus me donne d'expérimenter alors le sens de

ses propres paroles : « Je suis la voie, la vérité et la vie. » Ou encore : « Je suis la porte; si quelqu'un entre par moi, il trouvera des pâturages. » Ou encore : « Personne ne vient à moi si mon Père ne l'attire ; personne ne vient au Père, si ce n'est par moi. » C'est en effet une faveur insigne du Père, lorsqu'il envoie l'esprit de son Fils dans les cœurs de quelques-uns, afin qu'un amour tendre et candide, un amour de petit enfant les entraîne et les pousse vers Lui.

La divinité seule la possède. Différence entre cette prise de possession et celle qui s'opère par l'esprit et l'âme de Jésus. Elle est transformée en Jésus (1).

Dernièrement j'ai pu goûter une union avec la seule Divinité. Elle s'opère par une exceptionnelle simplicité, une ferveur et un amour fusionnant. C'est tout Dieu, tout ce que l'âme voit alors et de quelque côté qu'elle se tourne, à l'intérieur comme à l'extérieur. Elle semble absorbée et anéantie dans l'Un divin sans image. L'âme entière, avec toutes ses facultés et toutes ses puissances, semble si pleine, si pénétrée du resplendissement de la divinité, qu'elle en devient incapable, pour quelque temps, d'accueillir le moindre objet créé, en tant que créé. L'âme est dans le corps et cependant elle n'y est pas.

L'état décrit plus haut et dans lequel l'âme était unie à la fois à la divinité et à l'humanité est une chose toute différente de ceci. A mon sens, cet état-là est plus élevé et plus parfait. L'union s'opère aussi d'une manière différente. L'union à la seule divinité s'opère en grande pureté d'âme, par la simplicité et le détachement complet, par une fusion d'amour. Plein de bonté et de pré-

(1) Ch. LXXI.

venances, Dieu accueille l'âme aimée pour la recueillir en lui. Mais l'union à l'humanité jointe à la divinité s'opère par une privation de l'esprit, par l'enlèvement perceptible de l'esprit propre, l'esprit humain; et par une infusion, une substitution de l'esprit divin de Jésus. Par là, l'âme se trouve entièrement changée en Jésus, en un seul instant. Cela se passe d'une manière très merveilleuse et qu'il est très difficile d'expliquer.

Une autre fois j'ai ressenti, pendant tout un jour, la présence en moi de Jésus glorifié, avec qui je me sentais unie par un amour fusionnant. Je goûtais un doux, calme et amoureux fusionnement avec Jésus, et cette union semblait conduire à la transformation. Il me semblait ne plus rien connaître, ne plus penser à rien, ne plus rien percevoir, si ce n'est Jésus. Avec le monde créé tout entier, j'étais anéantie, disparue en Jésus.

Et de nouveau la vie de Jésus se manifeste en moi. Jésus me semblait régner dans mon âme comme dans son royaume, sans l'ombre de résistance de mon esprit naturel. Celui-ci, Jésus l'avait supprimé avec une douce violence. Mes affections et mon amour étaient poussés tendrement vers Jésus. Ils coulaient vers lui et en lui, d'une manière très élevée, calme, simple et profonde. Sans tumulte de passion, ils tendaient sans fin à s'unir à lui.

Les instructions spirituelles et les sermons ne me servent plus, dans cet état. En effet, il ne m'est rien demandé alors, que de conserver la simplicité de mon fond, c'est-à-dire qu'il me faut pratiquer l'anéantissement de toutes choses autres que Dieu, en écartant ou en mortifiant toute espèce de vie quelconque, sauf la vie de Jésus en moi. De cette manière je laisse Jésus opérer toutes choses en moi, selon sa convenance. Je lui laisse tout faire, tout souffrir, et aimer et glorifier son Père éternel. Et moi, je me borne à suivre doucement la lumière intérieure qui m'attire, afin de céder en moi toute la place à Jésus.

Possédée par l'esprit de Jésus elle sent son esprit propre soumis à cet esprit. Elle est conduite à se conformer en tout à la sainte humanité du Christ (1).

Le mercredi de Pâques 1672, je me suis sentie possédée par l'esprit de Jésus, comme précédemment. Mon esprit était dans un état de douce, calme et intime soumission à l'esprit de Jésus. Une union, une fusion, une transformation s'opéraient par le tendre amour; et, pour quelque temps, je n'eus plus conscience que de Jésus. Ah! mon affection pour Jésus devient si tendre! Et comme le souvenir est doux, que j'ai de lui! Il n'y a là rien de lourd, rien d'imparfait. Tout y est élevé, et si réel, parce que Jésus se projette tout entier dans les puissances de mon âme. Il semble que le conseil de l'Apôtre se réalise en moi : « Revêtez-vous de Jésus-Christ. » Oui, l'âme semble avoir revêtu le Christ et s'être couverte de lui, comme d'un vêtement.

Le jeudi de Pâques et les jours suivants, dès mon réveil, j'ai senti brûler dans mon cœur le doux feu de l'amour divin. Il était accompagné, au fond de moi, d'une tendre affection pour Jésus. Il s'ensuivit une amoureuse soumission de mon esprit, de mon âme, de mon cœur, au cœur, à l'âme, à l'esprit de Jésus. J'éprouvais un désir ardent, une aspiration à la transformation complète en Jésus et j'aurais voulu pouvoir demeurer dans cet état de transformation afin qu'il n'y eût plus jamais en moi d'autre vie que la vie de Jésus. Il m'était facile de rester dans cet état d'ardente soumission, parce que l'esprit y était intérieurement attiré et qu'une lumière divine et l'amour alimentaient son désir.

Pendant l'oraison j'ai conservé quelque temps cette simple contemplation de l'esprit, amoureusement tourné vers Jésus; mais l'image de l'Humanité glorieuse dispa-

(1) Ch. LXXII.

raissant parfois, je me sentais submergée par la Divinité, unie à l'Humanité. Après l'oraison me revinrent le doux souvenir et l'amoureuse tendresse envers Jésus, Dieu-Homme. Il se montrait avec douceur, et je sentais l'attrait de me conformer à la très douce humanité du Christ, intérieurement et extérieurement, et jusque dans ma conversation. Il me fut révélé comment cela se pratique, à savoir : en toute action comme en toute abstention, unir mon intention aux intentions que le Christ forma lorsqu'il vivait sur cette terre. Car ces intentions ont toujours été les plus parfaites qui eussent pu être formées.

Ceci ne se pratique pas d'une manière grossière et dans la diversité. Il s'agit d'une simple réflexion, faite comme en passant. C'est comme un doux bouillonnement du cœur. Et il ne faut pas qu'une autre affection quelconque, ni la moindre émotion des puissances intérieures entre dans le jeu, si ce n'est comme cela s'est passé en Jésus en pareille circonstance. Tout cela afin que la vie de Jésus soit le plus parfaitement manifestée en moi, sans mélange d'aucune autre sorte de vie; et qu'elle soit manifestée pour l'agrément et le bon plaisir de sa glorieuse Divinité.

De cette manière, j'ai été unie toute à Jésus ; et je lui laissais tout faire, pour l'intérieur comme pour l'extérieur, afin qu'il puisse imprimer parfaitement la forme de son esprit et de son âme dans mon esprit et dans mon âme. Alors il ne se trouverait plus de différence entre Jésus et mon âme, car la grâce et l'amour m'auraient rendue une avec lui.

Traduit du flamand par Louis Van den Bossche.

BILLET D'APOSTOLUS

S'évader en Dieu

A le voir si courageux, si joyeux, malgré ses fatigues et ses échecs, j'ai interrogé l'un des apôtres ardents de mon entourage, et je lui ai demandé son secret. Un peu surpris, mais désireux de me faire plaisir ou de m'aider, il m'a livré son cœur, et je vous fais part à mon tour de sa confidence.

Vous me demandez comment s'équilibre ma vie? Je me le demande moi-même. Je suis de plus en plus mangé par le travail; courrier, téléphone, articles, visites, récréations; l'engrenage impitoyable des affaires en cours, des congrès et semaines d'études en préparation, des conférences ou sermons promis par faiblesse, pour ne pas dire non ou pour ne pas manquer cette occasion de faire le bien; les voyages en vue de relancer les militants ou de boucler un budget difficile; l'obligation des réactions instantanées devant les événements imprévus; la course à qui arrivera le premier sur tel chantier d'apostolat où la victoire matérialiste n'est pas encore définitive. Je suis souvent comme un roc battu de tous côtés par les flots montants. Il n'est d'évasion que par en-haut.

Pour un instant, pour une heure, pour une journée, je laisse les vagues battre, furieuses, mon île, je ne regarde plus l'horizon, mais mon regard se porte, très direct, vers mon Dieu.

O bienheureuse vie active, toute donnée à Dieu, toute donnée aux hommes, et dont l'excès même m'amène, pour me retrouver, à ces minutes d'ascension. Dieu m'est la seule sortie possible de mes occupations, mon seul et indispensable refuge.

A ce jeu pourtant, à ce don incessant de moi-même, à ces assauts répétés, à ces tiraillements en trop de sens, il vient un jour où le corps n'en peut plus. La volonté l'a tant de fois rudoyé, redressé, qu'il semblait possible de le dominer toujours. Mais cette fois, il est trop lourd. Non seulement le corps est las, mais la tête est vide et douloureuse; les idées ne se lient plus, l'imagination est stérile, la mémoire éteinte.

Avez-vous connu ces heures d'impuissance totale, où l'idée fait défaut, où la volonté n'est plus maîtresse? Il faut absolument pour quelques jours, quelques mois, quelques années peut-être, s'arrêter. S'entêter serait inutile : la capitulation s'impose, et c'est encore l'évasion vers Dieu, la remise absolue de soi-même et de tout son désir à la Providence, l'abandon affectueux et confiant au Maître qu'on ne peut même plus prier.

Ainsi, pressé par les solliciteurs de services ou de lumière, par les obligations rigoureuses de la vie d'apôtre, ou rejeté de la vie active par la maladie ou l'usure, je me retrouve en mon Dieu qui m'attend. Il me soutenait dans mon effort pour mes frères, dans mon ardent travail pour son règne; mais je n'étais plus, pouvait-il

sembler, assez à lui, bien que je le fusse en plénitude, et que je le retrouvais sans cesse au terme de mon regard de foi chargé d'amour. N'est-il pas le Maître souverain de mon cœur? et tout était pour Lui, par Lui, en Lui. Et mon excès d'occupation je le sacrifiais cependant aux créatures. Cette fois, je n'ai plus que Lui devant moi, Lui tout pur, en mon accablement et en mon impuissance.

Dans mon repos forcé, de nouveaux assauts vont m'atteindre. Successivement, les œuvres auxquelles je me dévouais sont gravement menacées. Mes collaborateurs sont épuisés eux aussi, à force de travail; ceux qui devraient nous aider redoublent d'incompréhension; nos amis nous tournent le dos ou sont découragés; les masses qui nous avaient fait confiance nous la retirent; nos ennemis se dressent victorieusement contre nous; la situation politique est comme désespérée; le matérialisme triomphe; tous nos succès et tous nos projets pour le Christ s'écroulent. Quand mes amis viennent me voir, la simple et loyale communication de nos impressions ne fait que multiplier nos inquiétudes.

Nous étions-nous donc trompés?

N'avons-nous pas été les ouvriers du Christ? Et l'Église de ce temps résistera-t-elle à tant de coups, au moins en notre nation? Edesse fut autrefois une capitale intellectuelle de chrétienté; dans Ourfa, qui la remplace, obscure, est-il même une âme chrétienne?

Mais la foi dirige encore mon regard vers Dieu; encerclé de ténèbres en ma nuit, je m'évade plus totalement vers la Lumière.

En Dieu, je me sens animé d'un espoir infini. Mes sollicitudes s'évanouissent toutes. Je les abandonne. Je

m'abandonne tout entier. Je suis à Lui. Il a soin de tout, et de moi-même. Mon âme en Lui se retrouve, enfin heureuse et satisfaite. Les inquiétudes d'hier, les mille prévisions pour que son règne arrive, et même le grand tourment de tout à l'heure, pour que le triomphe de ses ennemis ne soit pas total, pour que la flamme portée par l'Église ranime en chaque âme et en la société la lumière, voilée pour un temps, de l'Évangile, tout cela fait place à la tranquillité en Dieu possédé ineffablement, au plus spirituel de l'âme. Dieu, le roc immobile, contre qui se brisent en vain toutes les vagues; Dieu, la lumière inaccessible, le tout parfait éclat qu'aucune tache n'assombrit; Dieu, la souveraine paix et le triomphateur définitif, est en moi. Je l'atteins avec plénitude au terme de mon amour. Toute mon âme est en Lui, il y a un instant éperdument, et, maintenant, très doucement, très sûrement, comme si, dans une minute, les combats de la vie, et les incertitudes, et les dérangements, les actes, les inquiétudes n'allaient me ressaisir. Je suis baigné en sa lumière. Il me pénètre de sa force. Il m'anime.

Je ne serais rien sans Lui, je ne serais pas : et voici qu'il m'a donné nature et être, et par-dessus ma vie, par-dessus mon péché qu'il a couvert, sa vie; et voici qu'il m'a divinisé.

Je le connais, je l'aime de la connaissance dont il se sait, de l'amour dont il se possède. Je suis loin, bien loin des bruits du monde et des agitations des affaires. Je suis en Lui, au-dessus de moi-même, comme si je n'étais pas un pécheur, comme si je ne l'avais pas repoussé, comme si j'avais toujours été de sa famille. Je suis en Lui, comme si j'étais de sa race, de sa lignée, parce qu'il m'a aimé, parce qu'il m'a créé, parce qu'il m'a racheté, parce qu'il m'a vivifié.

L'optimisme qui, en ces jours de triomphe du mal, m'avait quitté, est revenu en moi. L'Église, en réalité, triomphe. En chacun de ses enfants d'abord, qui se sont totalement donnés, et en qui s'établit le règne progressif du Dieu envahissant; en chacun même de ceux qui se révoltent souvent, mais reviennent de temps en temps demander pardon, et dont le dernier instant, malgré toutes les défaillances, sera un instant de prière et d'amour.

Par le travail héroïque des saints;

Par la prière des claustrées, murées vivantes;

Par l'acceptation des mères en qui s'accomplira l'œuvre de la nature, avant que s'accomplisse au foyer l'œuvre de la tendresse et de la foi;

Par l'éducation, croissance en Dieu de celui qui fait son devoir et qui enseigne, et de celui qui regarde et qui écoute;

Par les heures d'usine, d'atelier ou de navigation du père, attaché, par amour, au monotone et pénible devoir quotidien;

Par la résistance du chef d'entreprise, de l'homme politique ou du secrétaire de syndicat aux sollicitations de l'argent, à l'acte malhonnête qui enrichirait;

Par le sacrifice de la veuve tuberculeuse qui laisse des enfants en bas âge et s'unit d'amour au Christ crucifié;

Par le cran du jociste qui sait rester lui-même, souriant et pur, au milieu des égoïstes et des débauchés;

Par l'aumône du pauvre, qui donne de son nécessaire;

L'Église, à chaque instant, se construit et triomphe.

Toutes les actions faites par devoir ou par amour, dans la lumière du Christ, par les humbles, loin des tréteaux de la vie politique, sans recherche de soi, sans

avidité de gloire, n'importe où, toutes construisent l'ordre vrai.

Non, ce n'est pas l'heure de désespérer, Dieu se sert même de ses ennemis pour établir son règne. Leur volonté n'est pas totalement mauvaise, leur raison totalement obscurcie. Quand ils voient et veulent le bien — cela leur arrive — ils construisent aussi avec nous, ils sont des instruments de Dieu.

Augustin ne connut-il pas nos angoisses quand déferlèrent contre Rome les hordes barbares? Pour le chrétien, la situation jamais n'est désespérée. A force de lumière et à force de don, chacun par sa vie, et tous les hommes de bonne volonté ensemble, tous les ouvriers du Christ, ne sommes-nous pas l'humble Église militante, dont le triomphe ne se parfait que dans les combats?

A force de les éclairer et de les aimer, nous triompherons bien des barbares d'aujourd'hui.

Mon militant se tait. Je sens qu'il n'a plus rien à me confier. Mais j'ai pénétré son secret. Si je le trouve toujours courageux, toujours joyeux, c'est qu'il sait en pleine action, en pleine fatigue, en pleine tristesse, aussi simplement qu'il respire, s'évader en son Dieu. Son sourire, son optimisme sont du ciel.

APOSTOLUS.

La « Semaine » de Saint-Brieuc

Après quelques années de sacerdoce, lorsque la première expérience a précisé les questions que nous pose la vie, quand la lassitude parfois, après de durs échecs, commence à se faire sentir, on éprouve le besoin de se refaire plus complètement. L'organisation de retraites de « troisième an » est née de ces besoins. On connaît leur succès. Pendant trois semaines, séparés de toute préoccupation, les jeunes prêtres peuvent renouveler leur foi et leur zèle et considérer à loisir, sous l'angle de la théologie et du divin, toutes les questions qui se sont posées.

Mais pour l'ensemble du clergé, occupé dans un ministère absorbant, il est bien difficile de réaliser cette formule : on ne peut guère s'absenter pendant trois semaines. Aussi, pratiquement, ces sessions de « troisième an » sont réservées à un petit nombre.

I. — But et objectifs

Pour permettre à leur clergé de participer à quelques-uns des avantages de ce « troisième an » et, en particulier, de prendre, tout en accomplissant une retraite, un contact avec les problèmes religieux et sociaux de notre temps, LL. Exc. Mgr Mignen, archevêque de Rennes, et Mgr Serrand, évêque de Saint-Brieuc, d'accord avec les directeurs des œuvres de leurs diocèses respectifs et le R. P. Lebret, aumônier-conseil du secrétariat social maritime de Saint-Malo, ont élaboré une nouvelle formule : *une retraite-session d'études*. C'était, primitivement, un prolongement et une extension à un plus grand nombre de prêtres de la Semaine Sociale maritime, qui, en octobre dernier, avait réuni quel-

ques-uns d'entre eux à Saint-Malo pour essayer de fixer les grands traits d'un ordre économique nouveau.

Le but des organisateurs était, tout en révélant au clergé la mission actuelle de l'Église, de lui donner dans une retraite une initiation sociale. Sur la complexité du monde moderne nous manquons souvent, faute d'étude et d'observation, d'une connaissance bien précise, et les journaux « bien pensants » ne nous renseignent guère sur les désordres du monde actuel. Il s'agissait donc de nous faire connaître ce monde, non seulement celui des campagnes et des petites villes, dans lequel nous vivons, mais l'ensemble de la société, avec sa structure supercapitaliste, sa concentration des biens, son désordre profond, dans l'oubli des lois de la morale chrétienne et les réactions révolutionnaires que ce désordre provoque.

On voulait aussi montrer quelle était, en présence de ces désordres, la mission actuelle de l'Église. L'Église a toujours pour but de sauver les âmes, mais ses méthodes varient avec les temps et les milieux auxquels elle s'adapte. La mission actuelle de notre apostolat n'est pas simplement de rénover les âmes prises individuellement, mais de rechristianiser la société, de travailler à créer un monde où le chrétien puisse normalement vivre de sa foi, dans un milieu imprégné lui-même d'esprit de foi ; cet apostolat est donc institutionnel et il vise à rejeter des institutions les infiltrations individualistes et païennes qui ont corrompu la chrétienté. Pour tous les problèmes, les solutions découlent de la doctrine catholique, de la théologie la plus traditionnelle des Pères et de saint Thomas, précisée par le magistère de l'Église, elles découlent de la spiritualité qu'il s'agit de remettre dans notre vie et notre action, car l'action, séparée de sa base doctrinale et spirituelle n'est plus de l'action catholique.

Une première retraite s'est tenue à Saint-Brieuc, du lundi 27 au vendredi soir 31 juillet : elle s'adressait surtout aux prêtres s'occupant d'œuvres, et a réuni 80 participants (1). Cette

(1) Une Semaine similaire a eu lieu à Rennes, du 8 au 11 sept. : les cours et les instructions ont été également donnés par les RR. PP. Lebret et Lajeunie.

retraite, différente des retraites pastorales ordinaires, ne fut donc pas une revue générale des principaux points de la vie chrétienne et sacerdotale, mais elle fut spécialisée sur un programme limité : considérer la doctrine théologique, spirituelle, sociale de l'Église sous l'angle de l'apostolat actuel.

II. — Structure de la semaine

La structure de cette retraite fut donc spéciale : la matinée comportait deux cours et une instruction, l'après-midi, un cercle d'études spécialisé avec compte rendu public, un cours et une instruction. Les RR. PP. Lebret et Lajeunie se partageaient cours et instructions.

Des trois séries de cours l'une étudiait le désordre actuel, la seconde, les principes de solution, et la troisième traitait de l'Action catholique.

Le désordre dans la société

Le R. P. Lebret nous a montré les désordres de la société actuelle.

Dans la paroisse : c'est la désagrégation de la famille, produite par le passage de l'économie fermée à l'économie ouverte, qui a provoqué des mouvements de population à l'intérieur et à l'extérieur de la région ; ce sont les divisions politiques, l'esprit de clan et souvent l'anticléricalisme, puis une mentalité matérialiste qui a perdu le sens de la justice et de la charité, que la religion ne redonne plus parce que la plupart des gens se font d'elle une notion fausse.

Et malgré ses efforts, le clergé n'a pas toujours réussi à s'adapter, se dépensant parfois aux dépens de sa vie spirituelle et oubliant que la principale dévotion est le don total de soi-même.

Dans l'économie qui vit sous le signe de la lutte : lutte dans les entreprises entre les patrons, qui ne sont pas tous honnêtes, et les ouvriers ; lutte entre les entreprises en vertu du principe de la concurrence qui lui-même a pour résultat de mettre l'homme aux prises avec la machine. La machine remplace l'homme, mais, en le privant de son gagne-pain, elle progresse sans souci de la société familiale dont elle

empêche la stabilité en rendant impossible la stabilisation du marché. C'est la lutte de la famille contre l'argent, la lutte du « prolétariat » contre le régime établi. Il fallait d'ailleurs une réaction contre le supercapitalisme, qui a volé la stabilité des familles et contre ses excès : concentration excessive du pouvoir économique, action des banques d'affaires et des syndicats financiers qui rassemblent les capitaux flottants pour pratiquer des opérations avantageuses, ententes industrielles et financières, cartels, holdings, etc., qui passent sur le plan international.

Dans la politique : la notion de la politique, science et souci du bien commun, a été faussée par l'individualisme de notre législation qui ignore la famille, par les partis qui n'ont en vue que leur bien particulier, par la centralisation qui ignore la région et la profession. Des essais de redressement se sont produits à l'étranger par les régimes totalitaires, communistes et fascistes s'appuyant sur la force, et par les solutions moyennes s'inspirant des Encycliques et tendant au corporatisme. La plupart des problèmes étant internationaux, une double internationale se constitue : l'internationale de l'argent et l'internationale de la défense prolétarienne. Les États essaient de collaborer, mais toute collaboration efficace doit s'appuyer sur des équilibres nationaux.

Principes de solution

Au deuxième cours du matin, le P. Lajeunie exposa les principes de solution.

Dans cette crise moderne, nous trouvons donc, d'un côté le capitalisme libéral, qui, par son faux principe du profit indéfiniment accru du capital, a totalement bouleversé la société chrétienne ; en face, le marxisme veut y remédier en libérant le travailleur de toute aliénation et en assurant à tous un bonheur égal. Mais, comme le capitalisme, il détruit la loi morale en niant les valeurs spirituelles et en atteignant l'homme dans son droit à la propriété et à la famille.

La force du communisme vient de ce qu'il se propose, tout en les faussant, certaines valeurs réelles : la sécurité, l'émancipation du travail, une certaine liberté des travailleurs et une idée du bien commun. Ce sont des valeurs que nous devons procurer en leur donnant leur vrai sens : la

famille a le droit à la sécurité : une maison et les ressources nécessaires à l'entretien et à l'éducation des enfants; le travailleur doit pouvoir librement discuter des conditions de son travail et il a besoin d'une certaine liberté, car l'homme n'est pas fait seulement pour une tâche matérielle, il faut qu'il puisse atteindre à une certaine culture et songer à son âme.

Comment restaurer cet ordre des valeurs humaines? Il nous faut d'abord restaurer dans la conscience chrétienne le sens collectif, le sens social dynamique. Dans la société toute activité doit être orientée vers le bien commun, ensemble des biens qui appartiennent à tous les membres de la société, et dont chacun peut jouir. On tend vers ce bien, non par la violence, mais par l'exercice d'une vertu, la justice sociale. Cette vertu est vraiment la vertu cardinale, le pivot d'une action catholique réaliste; elle aussi doit avoir le souci de l'intérêt général avant celui de son intérêt particulier et est donc très opposée à tout esprit de clocher.

Ainsi le communisme nous force à repenser notre foi, à purifier nos valeurs chrétiennes, et à refaire une chrétienté. Mais il est nécessaire que nous connaissions ses positions de combat si nous voulons avoir prise sur la société qu'il nous faut conquérir. Le communisme lie la religion au capitalisme : il la considère comme une forme d'oppression des consciences qui favorise l'oppression sociale et économique des travailleurs. L'émancipation religieuse, pense-t-il, suivra l'émancipation sociale.

Nous devons tenir compte de ces positions de combat. Chez nous il y a eu des défaillances qui ne viennent ni de la foi, ni de l'Église, mais des témoins de la foi, en particulier par suite d'une conception individualiste de la théologie trop fragmentée et sans influence sur la vie réelle. Nous ne gagnerons la victoire qu'à condition de nous équiper nous-mêmes d'une doctrine assez vivante pour équiper les autres intellectuellement et spirituellement, de présenter cette doctrine non comme quelque chose de simplement imposé de l'extérieur, mais comme un enrichissement merveilleux de l'homme, non comme un carcan qui accable, mais comme une vérité vivante qui seule opérera la véritable émancipation de l'homme.

Moyen de refaire la chrétienté : l'Action catholique

Au cours du soir, le P. Lebret nous proposa la méthode de redressement adaptée à notre temps : l'Action catholique, Son but est, à partir de la formation individuelle du militant, la conquête du semblable par le semblable dans chaque classe et chaque profession. D'où nécessité de la spécialisation. Nous devons nous spécialiser nous-mêmes pour nous former, car il faut s'imposer par sa valeur personnelle ; pour rendre service aux autres il faut connaître leurs conditions de vie, leurs besoins, leurs aspirations... Cette spécialisation se fait, à partir d'une culture générale, dans le secteur que nous a assigné la Providence, en vérifiant dans les faits notre doctrine théologique. Cette spécialisation doit être faite sans orgueil et sans exclusivisme, se coordonnant aux autres spécialisations par l'obéissance à la hiérarchie et l'entr'aide.

Notre dessein est de sauver toute la famille humaine, à laquelle nous appartenons. Pour nous sauver, Dieu nous a donné un médiateur, notre rôle est donc de redonner au monde le Christ vrai, en vivant totalement notre vie chrétienne. Nous referons la chrétienté :

en constituant des forces chrétiennes 100 o/o, par une formation profonde de nous-mêmes au moyen de l'étude, de l'oraison, de la souffrance et par le rayonnement sur nos collaborateurs du plus pur esprit chrétien dont nous vivons ;

en entraînant les masses au-delà du communisme : notre christianisme, si nous le vivons, est plus entraînant que toute mystique. Le communisme ne met en commun que la matière, le christianisme le dépasse, car il exige que nous fassions servir au bien de tous, tout ce que nous avons ;

en imposant la conversion du capitalisme, lui donnant le souci du bien commun et mettant l'argent au service des familles, sous le contrôle des corporations ;

en redonnant à la bourgeoisie le sens de sa vocation, qui est de donner l'exemple de familles modèles, chrétiennes et éclairées ;

à force d'amour et de foi ; quoi qu'il arrive, le prêtre est le grand pacificateur, libérant les esprits par la vérité, gagnant les cœurs par l'amour.

L'aspect proprement spirituel de la semaine

L'originalité de cette semaine fut l'union intime de la doctrine et de l'action. L'action sociale la plus engagée dans notre temps nous apparut comme une mise en œuvre authentique des vérités chrétiennes les plus traditionnelles.

Souvent on ne voit de l'action sociale que ses objectifs immédiats et ses techniques. Elle manque alors d'éclairage et de profondeurs, finalement elle manque de vie, de dynamisme vraiment chrétien. On s'essouffle souvent pour dresser une mystique de la conquête : elle surgira de cet éclair que fera jaillir la forte rencontre de la doctrine la plus haute et du réel le plus immédiat. Mais dans cet éclairage une autre vérité nous apparaîtra : l'intime union de la spiritualité et de l'action. Ce fut pour beaucoup une révélation, au cours de cette semaine, de voir combien notre vie spirituelle, loin de se situer dans je ne sais quelle région séparée de la vie quotidienne, trouvait au contraire son plein rendement par sa position même au cœur de l'action sacerdotale la plus réaliste.

A côté des cours, en effet, les conférences spirituelles avaient pour but de nous montrer la vraie hiérarchie des valeurs et de nous enseigner la portée sociale de la charité. La vraie hiérarchie des valeurs nous est donnée par Jésus dans les Béatitudes, qui furent commentées sous forme d'instruction et d'examen collectif. Sont bienheureux :

les pauvres, ceux qui ont l'esprit de pauvreté se conciliant avec la possession des biens, pourvu qu'elle soit sans attache et sans péché, dans la crainte de Dieu. A cet esprit s'opposent ceux qui ne sont plus pauvres, ceux qui ne fréquentent plus les pauvres, ceux qui n'aiment plus les pauvres ;

les doux, ceux qui se possèdent eux-mêmes : il faut être doux envers les choses, envers les hommes, en respectant leur personnalité, envers Dieu ;

ceux qui pleurent, soit qu'ils souffrent d'une souffrance physique ou morale, qui leur permet de comprendre et de consoler les autres, soit qu'ils pleurent sur leurs péchés, ou encore parce que le royaume de Dieu n'arrive pas assez vite, et aucune souffrance ne rapproche davantage de Dieu ;

les miséricordieux, ceux qui se penchent sur toutes les

misères individuelles ou collectives. C'est la béatitude qui s'oppose à l'égoïsme ;

ceux qui ont faim et soif de la justice, surtout de la justice envers Dieu, qui se manifeste par la religion. Dieu nous a tout donné, l'homme lui restitue ses dons par l'offrande, qui doit être surtout une offrande de l'esprit, le choix libre de l'homme faisant tout remonter vers Dieu. Ce sacrifice du pécheur a été rendu possible par le Christ, qui nous a reliés à Dieu, en sacrifiant lui-même sa vie : il est le juste premier, en participation de qui tous les autres sont rendus justes, mais il ne s'est pas substitué à nous, il nous demande de nous associer à son sacrifice : il n'a pas pris notre place, mais notre tête ;

les cœurs purs, ceux dont la pureté de l'amour a gagné les cœurs et qui ne recherchent pas la jouissance, mais Dieu, ceux-là pénétreront dans les mystères divins : ils verront Dieu ;

les pacifiques, ceux qui ont l'esprit de sagesse, qui jugent comme Dieu, qui, unis à Dieu, pratiquent la charité.

Ces deux béatitudes conduisent à l'union à Dieu, à la base de laquelle il y a la pureté de l'âme et le don total de soi : alors Dieu purifie l'âme qui devient tout orientée vers Lui et le trouve dans un regard de foi chargé d'amour, où il y a non seulement Dieu, mais tous nos frères.

Charité et sens social

La valeur personnelle du prêtre est, surtout à notre époque, un facteur décisif d'apostolat, mais ce qui donne à notre âme sa valeur suprême, c'est la charité. A la charité s'oppose l'égocentrisme, qui nous fait considérer d'abord et de façon pratiquement absolue notre personne et son intérêt. Cet égocentrisme est causé souvent par une conception « légaliste » de la morale ; la perfection n'est plus une tendance totale de l'homme vers sa fin, mais simplement l'observation de la loi, comprise de façon étroite ou très large, suivant que l'esprit est rigoriste ou laxiste ; mais seule la loi de charité contient toute la perfection.

Or, la charité est souvent liée dans nos âmes parce que notre affectivité tourne à l'égoïsme. Au-dessous de l'appétit rationnel, nous avons une faculté d'émotion sensible. Nous

pouvons orienter vers le service de Dieu, en le consacrant au Christ, ce besoin d'aimer : car deux ascèses sont possibles, l'une de renoncement, l'autre de consécration ou de sublimation, en tournant ce besoin vers des objets que nous pouvons légitimement aimer, en particulier vers le Christ et son corps mystique, vers notre groupe paroissial, par exemple.

Cette importante activité du sentiment, à condition qu'elle soit orientée dans le sens du dévouement, est le fondement inférieur, l'infrastructure de la charité, qui elle-même réside dans la volonté, déterminée par une impression divine.

Dans la charité, l'âme est élevée pour aimer Dieu en lui-même et tout ce que la très Sainte Trinité aime sur terre. Un seul acte de charité peu nous mériter la vie éternelle, et nous pouvons en informer toutes nos actions, faire glisser notre vie surnaturelle dans toutes nos activités naturelles.

Cette charité nous donne le sens social, car elle nous fait aimer tous les hommes, comme appelés à faire partie du corps mystique du Christ et ne nous permet pas d'avoir de repos tant que nous verrons des âmes qui ne jouissent pas de Dieu.

Ajoutons que la prière liturgique, les petites heures récitées en commun, le magnifique chant des Complies achevèrent de donner à ces journées leur physionomie spéciale. Nous eûmes comme une synthèse de la vie chrétienne totale réalisée par notre sacerdoce adéquatement pris.

III. — Vie de la Semaine. Ses fruits

Tels furent les sujets traités. Nous n'avons pu que les effleurer. Ils intéressèrent vivement les retraitants qui maintinrent leur attention toute fraîche en dépit de la multiplicité des réunions et de la brièveté des temps libres.

Pendant les récréations, en des conversations très animées, les semainiers oublièrent les probabilités de nominations pour ne guère s'occuper que des sujets professés dans les cours. Plusieurs de ces sujets étaient assez nouveaux pour beaucoup et provoquèrent des réactions un peu diverses. Les abonnés des revues de Juvisy avaient la satisfaction de trouver une vue d'ensemble plus synthétique de ce qu'ils con-

naissaient sous une forme plus dispersée et se sentaient plus convaincus, plus décidés à se faire les apôtres de ce christianisme réaliste et social.

Parmi les autres, quelques-uns furent d'abord un peu étonnés, mais devant l'évidence des faits apportés, leur conviction s'est faite rapidement et le sentiment dominant était la satisfaction d'y voir plus clair, la joie de la vérité, la joie de mieux comprendre comment toute la réalité s'expliquait par la théologie, un sentiment de sécurité en voyant que les belles aspirations à plus de justice et de charité n'étaient pas des utopies, mais se rattachaient à la doctrine la plus traditionnelle et la plus actuelle.

Les échanges d'idées avaient lieu surtout dans les Cercles d'études, dont le but principal était l'application des enseignements de la semaine à notre apostolat dans notre milieu. Il y en avait deux : l'un urbain, l'autre rural, de beaucoup le plus nombreux.

Le C.E. urbain s'occupait surtout de syndicats ouvriers, d'organisation artisanale... et manifestait assez fréquemment le besoin d'explications complémentaires qui lui étaient données au moment du compte rendu des Cercles d'études.

Au C.E. rural, il fut question de l'organisation de l'Action catholique dans les campagnes, par le moyen de la J.A.C. et de l'U.C.F.A, et l'on émit le vœu de la création de semaines d'études pour former les militants jacistes.

Les C.E. furent animés; chacun s'y sentait à l'aise et exposait simplement les résultats de son action, les difficultés à surmonter, les échecs subis, les objections qu'on pouvait faire : on mit donc en commun les expériences, et celles-ci s'éclairaient mutuellement. On emporta la conviction que le succès répond au travail zélé et intelligent, poursuivi avec méthode et discipline, en collaboration. Les plus pessimistes eux-mêmes se rendirent compte que partout on pouvait réaliser quelque chose, mais aussi tous convinrent qu'il était temps d'agir pour sauver ou rechristianiser notre Bretagne elle-même.

Aussi les résultats de cette semaine furent tangibles : elle eut d'abord comme premier effet *un esprit de réalisme*. Les exposés étaient la conclusion d'une observation sans préjugés, tâchant d'aller jusqu'aux causes des faits observés, sans les séparer de l'ensemble très complexe des réalités où ils

s'insèrent. Loyalement, on a exposé les résultats de cette observation, sans masquer les déficiences venant de notre part, y insistant au contraire, car c'est ce que nous pouvons plus facilement changer, et nous n'avons pas à minimiser nos propres responsabilités. Nous avons pris conscience de notre tâche réelle.

Comme règle d'action, on a admis le *principe de l'autocritique*, adopté par les communistes eux-mêmes, et qui consiste dans un examen de conscience fait en commun de notre action et des moyens employés, ce qui a l'avantage de forcer chacun à s'observer soi-même et à observer son milieu, à mieux organiser ses méthodes, car il va falloir les livrer à des témoins critiques, de favoriser l'humilité en soumettant simplement son travail aux autres, et la charité, par l'entr'aide, le travail coordonné, en équipe.

Les esprits ont été tournés vers une *élude plus approfondie des faits sociaux*, dont l'importance est primordiale pour notre apostolat, cette étude se faisant non pas surtout dans l'abstrait mais *à partir d'un milieu donné*, atteignant d'ailleurs indirectement l'ensemble des faits sociaux, car tous se tiennent.

Nous nous sommes rendu compte que le temps n'est plus, même chez nous, à l'apostolat de conservation, mais à l'*apostolat de conquête*. Cette conquête, nous ne la ferons que par une fermentation spirituelle intense, par la notion plus nette de ce qu'est la vie de l'âme, par notre foi vivante et le désir ardent de la communiquer. Nous serons aidés dans cette tâche par nos confrères, car il est nécessaire de collaborer. Déjà nous avons mis en commun nos expériences, nos idées et nos sentiments sont les mêmes, une amitié sacerdotale solide s'est formée, il nous reste à *travailler en équipe* avec nos frères et avec Dieu.

Mais cette semaine n'a été qu'une amorce, le tracé d'un chemin qu'il nous reste à parcourir chacun dans notre milieu. La routine va nous menacer encore, le temps risque de rouiller nos résolutions, d'apaiser notre enthousiasme. Nous avons mieux compris notre devoir urgent de maintenir en nous l'esprit de conquête *par l'étude quotidienne de la théologie et des faits* qui sont les deux bouts de la chaîne que nous devons tenir, *par des rencontres* assez nombreuses dans chaque région, et nous espérons bien pouvoir, chaque année, participer à des semaines de ce genre, spécialisées sur un point

encore plus précis d'apostolat, par exemple l'apostolat de l'enfance et de la jeunesse, en souhaitant simplement avoir un jour de plus pour pouvoir réfléchir plus à l'aise dans les temps libres.

Et nous partons avec l'optimisme chrétien et apostolique, qui ne consiste pas à attendre un sauveur de la société venant brusquement, — Constantin a été préparé par deux siècles et demi de persécutions, — ni à employer des moyens extérieurs, non vivifiés par le Christ lorsqu'ils visent surtout le résultat humain. Il consiste dans la recherche des vrais moyens, moyens humains sans doute, car la grâce ne supprime pas la nature, et nous avons le devoir de profiter de tous les progrès, mais moyens vivifiés par l'esprit surnaturel.

Et quand on s'est donné totalement à Dieu et aux âmes dans la charité, on peut accomplir son œuvre en paix, avec la certitude du succès final pour l'Église, qui a les promesses de la vie éternelle.

Pierre Boscher.

LECTURES

Témoins du divin

I. — Figures du passé

Les récentes canonisations continuent à nous valoir de nouvelles études. A côté du *Thomas Morus* de John Sargent, notons le petit livre de Joseph Delcourt, *Deux saints anglais, John Fischer, Thomas Morus* (La Bonne Presse, 1 vol. in-16, 125 pp., 3 fr.), qui ne nous semble dépourvu ni d'élégance ni de valeur historique : intelligemment illustré et agréable à lire, il semble tout indiqué comme prix d'anglais ou de catéchisme pour les jeunes gens de nos écoles.

Les études concernant la personnalité des saints tendent d'ailleurs à se faire de plus en plus historiques : leur figure n'a rien à perdre à se rapprocher ainsi de nous par une inscription plus exacte dans le temps et dans l'espace. Je n'en veux pour preuve que l'admirable livre de M. Grosdidier de Matons, *Le Mystère de Jeanne d'Arc* (1 vol. in-12, 274 pp., Alcan, édit., 15 fr.). Historien averti des marches lorraines, l'auteur a pu non seulement noter minutieusement la marche des événements qui préparèrent, marquèrent ou suivirent la mission de Jeanne, il a su nous expliquer la Pucelle dans sa personnalité vivante et naturelle, dans sa mission nationale et religieuse aussi.

Tout d'abord il éclaire les singularités apparentes de son destin en montrant les conditions très spéciales de sa petite patrie dans le drame lorrain et dans le drame national : l'attachement local à l'idée française, les traditions religieuses très particulières qui préparent Jeanne à l'action de ses voix, tout cela est précisé fort heureusement, ainsi que l'âme très saine et très noble de cette petite campagnarde courageuse, capable d'un entier dévouement à sa cause. L'itinéraire de la Pucelle est suivi par son historien avec

une précision géographique et psychologique qui ne laisse place à aucune erreur de représentation : la figure centrale aussi bien que les protagonistes sont éclairés d'une lumière forte et sincère qui satisfait pleinement la critique. Le chapitre sur la vertu de Jeanne et sur son sacrifice montre d'ailleurs que l'histoire la plus rigoureuse peut parfois s'élever jusqu'à la méditation dévote. Il est suivi de deux études remarquables, l'une sur l'attachement de Jeanne à la monarchie capétienne, l'autre sur son attitude à l'égard de l'Église militante — qui sont deux bien beaux chapitres d'histoire politique et religieuse.

La position de Jeanne d'Arc à l'égard de ses juges y est définie de main de maître. Elle a compris la valeur proprement spirituelle de la France et, par conséquent, de l'autorité légitime seule capable d'en refaire le bras droit de la chrétienté. Elle a, d'autre part, saisi la véritable nature, la véritable autorité de l'Église, qui n'est point due à sa position établie, mais à sa mission divine. Aussi a-t-elle mérité la haine de ces docteurs en Sorbonne qui, sous couleur d'un faux pacifisme, poursuivent à la fois la ruine de l'autorité temporelle et la confiscation de l'autorité spirituelle à leur profit. M. Grosdidier de Mathons, en suivant de très près l'histoire des principaux juges de Jeanne, nous les a montrés adversaires décidés de la papauté au concile de Bâle et, après le ralliement à Charles VII, partisans des « libertés gallicanes », eux qui s'étaient vautrés aux pieds du roi anglais. Jeanne, qui a menacé les hussites de son glaive s'ils persévéraient dans le schisme, qui a rétabli dans sa gloire la religion de Reims, doit encore enseigner à ceux qui n'ont plus la foi, mais qui osent néanmoins parler au nom de l'Église, d'abord que « c'est tout un de Notre-Seigneur et de l'Église », ensuite qu'elle ne reconnaît pas comme autorité suprême ces docteurs orgueilleux et vides, mais bien le pape de Rome. Par là, en dehors des vertus héroïques qui constituent sa sainteté même, l'auteur, tout en restant sur le plan purement historique, nous montre la véritable mission de Jeanne, à savoir, au moment de la crise nationale et du grand schisme d'Occident (des antipapes et de l'hérésie conciliaire), la reconstitution de l'autorité temporelle et de l'autorité spirituelle nécessaires à la chrétienté.

C'est un autre aspect de la même crise, un autre moment de la même remontée que nous dépeint, dans la vie de *Saint*

Vincent Ferrier (« Les Saints », éd. Lecoffre, 192 pp., 9 fr.), l'inépuisable plume du R. P. Gorce. Autour de son héros favori, prédicateur populaire de la sainte pénitence, il nous campe ces foules du XIVe et du XVe siècle vibrant d'une ardeur inquiète, mais troublées jusqu'au cœur par le désordre de l'Église. Qu'un saint authentique ait pu alors annoncer l'imminence du Jugement Dernier (« dans moins de quarante-cinq ans », disait le prophète), qu'il ait pu rester si longtemps attaché à celui que sa voix formidable fera enfin reconnaître comme antipape, c'est ce qui atteste suffisamment le désordre des esprits. Aussi, malgré toute la saveur du livre, ne regrettons-nous ni l'époque, ni le saint qui sut à la fois l'exprimer et la purifier.

Le même auteur nous donne, aux Éditions du Cerf, une galerie très pittoresque de *Figures dominicaines.* Quelques études doctrinales dessinent très heureusement les profils spirituels de saint Albert le Grand et de Jean XXII, le « vengeur » et glorificateur de saint Thomas; puis l'auteur ressuscite les Pères Nicolaï et Piny, auprès de qui Pascal et Fénelon ne seraient que pâles comparses. Ces appréciations inédites servent de transition naturelle à deux savoureuses fresques pleinement méridionales, dont l'une nous dépeint les sans-culottes toulousains couronnant de rubans tricolores les reliques de saint Thomas, tandis que l'autre déroule l'histoire du P. Ottoman, candidat dominicain — et malheureusement évincé — à la dignité de grand Turc. Ce livre relèverait plus de la « petite histoire » que de la littérature spirituelle s'il ne contenait deux chapitres lumineux consacrés au Rosaire et à saint Dominique, où s'épanouit une heureuse alliance de la prière et de poésie.

II. — Le grand siècle

Le Grand Siècle continue à soulever chez les amateurs d'âme des études très attentives. A côté de figures classiques renouvelées par des travaux récents, on voit surgir, dans la biographie religieuse, de nouvelles silhouettes, comme celle d'*Anne de Gonzague, princesse palatine* (1616-1684), que nous dessine avec brio M. Léonce Raffin dans la belle collection « Temps et visages » (Desclée de Brouwer, 1 vol. in-8 écu,

XVI-386 pp., 20 fr.). Ce portrait, que son auteur nous présente modestement comme l'illustration d'une oraison funèbre de Bossuet, augmentera indiscutablement notre connaissance du temps. Il nous révèle l'une des plus subtiles intrigantes de la France, l'une des auxiliaires les plus précieuses du Roi-Soleil en Allemagne et en Pologne; il éclaire surtout d'un jour nouveau la vie de cour à Versailles en nous montrant les réactions d'une personne de qualité à l'égard des grands courants politiques et religieux de l'époque.

III. — Contemporains

Pour passer à une époque toute contemporaine, nous noterons l'étude de Geneviève Duhamelet sur *René Bazin* (éditions Éducation Intégrale, 235 pp., 10 fr.). Les principaux romans du sympathique académicien y sont caractérisés par des notes simples et précises, capables d'orienter aisément vers des lectures toutes chrétiennes, mais de valeur et d'intérêt très divers. On y retrouvera aussi, sobrement caractérisées, les biographies du même auteur, dont le nom reste indissolublement uni à celui du *Père de Foucauld*. Cette grande figure, dont le cinéma lui-même n'a pas craint de réanimer les traits (cf. L. Poirier, *Charles de Foucauld et l'Appel du silence*, Mame éd., collection « Pour Tous »), nous est rendue très familière par l'excellent petit livre où le chanoine Jean Dermine étudie *La vie spirituelle du Père de Foucauld* (Lethielleux, 140 pp., 7 fr. 50). Les sources de son ardente charité, l'obéissance rayonnante, l'imitation de la vie cachée de Jésus — les modes particuliers d'une spiritualité où brille au premier plan la prière d'adoration et de louange : tout cela est rendu avec une puissante sobriété, capable de nourrir l'oraison des chrétiens et d'ouvrir aux incroyants de fécondes avenues.

La librairie Vitte publie un nouvel ouvrage : *Le saint du jour, Don Bosco, géant de la charité*, qui démontre le danger des recueils collectifs : le talent incontesté des divers collaborateurs ne les a pas empêchés de dire à peu près tous la même chose sur les points les plus connus d'une vie déjà populaire. Ce livre n'ajoute rien au contenu de la littérature

salésienne, et en particulier aux livres importants du P. Auffray et d'Henri Ghéon.

Il en est tout autrement des pages remarquables consacrées par Colette Yver à *La vie secrète de Catherine Labouré* (Éd. Spes, 250 pp.). Simple et dépouillé, à l'image de sa sainte héroïne, ce livre nous paraît le type de la bonne biographie qui peint sobrement son modèle, insiste avec force et discrétion sur ses vertus éminentes (ici l'obéissance et l'humilité surhumaines), enfin nous donne un aperçu du message historique apporté par un saint. Nous souhaiterions que ce volume, d'une lecture agréable, soit largement répandu dans la jeunesse, croyante ou incroyante : on peut difficilement trouver tableau plus sain d'une piété plus saine.

De nombreuses monographies, consacrées à la mémoire de prêtres remarquables, viennent, comme d'habitude, peupler les devantures de nos libraires. Signalons entre cent autres la vie du P. Marie-Albert van der Heyden, *Apôtre de la charité* (collection de la Pensée catholique), qui nous retrace l'existence d'une belle âme monacale. Celle du *Père Abram*, fondateur de l'Orphelinat de Misserghin (Oran, imprimerie Heintz, 1 vol., 202 pp., 10 fr.), nous apporte, grâce à la plume érudite de M. Victor Déjardins, des renseignements importants sur la colonisation chrétienne de l'Afrique du Nord. La silhouette du P. Sylvain, *L'Auteur des Paillettes d'or*, évoquée chez Aubanel par le chanoine J. Aurouze, dégage un parfum de lavande et d'édification « ravissante », qui surprendra certainement nombre de jeunes lecteurs, mais que connurent et aimèrent bien des âmes d'élite. Nous préférerions, somme toute, cette poésie un peu intempérante, aux « fines remarques », dont abondent *Les cahiers de l'abbé Pierre Vignot* : nous ne croyons pas que les amis du grand prédicateur aient beaucoup servi sa mémoire en publiant (Éditions Spes) ces glanes à la André Gide, où les bons mots ecclésiastiques paraissent eux-mêmes assez pleins de suffisance mondaine et de prétention littéraire. Nous profiterons beaucoup plus du livre de l'abbé Robert Prélot sur *L'Œuvre sociale du chanoine Dehon* (Spes), du petit ouvrage consacré par l'abbé Crublet à *L'abbé Louis Bridel* (Bloud et Gay), fondateur et aumônier des œuvres sociales de Fougères, de la brochure du R. P. Testu sur *Le chanoine Henri Chaumont*, fondateur des Prêtres de saint

François de Sales (Téqui, éditeur). Nous avons été heureux de voir enfin tirée de l'ombre, grâce au P. Ferchat, la grande figure du *Père Eymieu* (1 vol., 270 pp., Perrin, éd., 12 fr.) : mais peut-être cette étude, un peu trop chronologique, ne donne-t-elle encore qu'une idée très imparfaite de celui qui fut l'un des promoteurs les plus certains du grand renouveau religieux de la guerre, et l'un des restaurateurs du catholicisme intégral dans cette bonne ville de Marseille, où son action fut considérable.

Il y aurait, pour l'histoire de l'Église de France, le plus grand profit à intégrer plus fréquemment les grandes figures ecclésiastiques animatrices d'une ville ou d'un diocèse, dont l'influence continue sur deux ou trois générations provinciales laisse souvent des traces plus profondes dans la vie chrétienne de la nation que tel astre fugitif de la constellation parisienne. Grâce à la piété de ses anciennes dirigées, nous connaissons enfin les magnifiques instructions que le chanoine Robert de Castries ne cessa toute sa vie de composer (sans les éditer) : *Pour la formation religieuse de la Mère chrétienne*. Cette prédication, peu connue à Paris, mais qui avait retenu l'attention de S. S. Pie X, nous la connaissons à présent par vingt-trois méditations d'une tenue, d'une profondeur, d'une simplicité émouvantes. Certains de ces enseignements, nous les avons vu vivre avec une telle intensité de foi chrétienne que nous ne pouvons pas ne pas insister fortement sur la valeur pratique et l'efficacité de cette doctrine. La conception qui la domine, celle de la mère, instrument de Dieu pour le salut de son mari et de ses enfants, l'abbé de Castries la dégageait, la méditait, la répandait avec une telle ardeur de charité que des centaines de foyers chrétiens lui doivent actuellement leur équilibre fondamental dans la joie ou le sacrifice. Le lecteur averti appréciera à son juste prix l'hommage que constitue à cette œuvre toute religieuse la longue, sobre et déférente introduction que lui consacre M. Albert Rivaud, professeur à la Sorbonne (1 vol., 275 pp., Spes, 12 fr.).

IV. — **Fondateurs et fondatrices**

C'est toujours vers les Fondateurs ou Fondatrices que le

regard de nos contemporains se tourne avec le plus d'intérêt. Conseillons-leur le large volume de 400 pages, touffu, parfois sévère, mais singulièrement captivant, que consacre Georges Goyau à *Mère Marie de la Passion et les franciscaines missionnaires de Marie* (Édition Spes). Quelle belle et réconfortante histoire que celle de cet effort héroïque par lequel a germé, en moins de quarante ans, cet ordre missionnaire, aujourd'hui si populaire, dont sept mille religieuses recouvrent le monde entier. On devine avec quelle émotion le chroniqueur attitré des missions suit cette éclosion dramatique. Vingt ans d'hésitations, de souffrances et d'avanies, viennent d'abord marteler l'âme aimante de la fondatrice; mais le grain foulé ne tarde pas à porter cent pour un. Forte, dès 1884, de l'approbation pontificale, Marie de la Passion n'est pas longue à fonder dans les quatre continents. Le progrès de son œuvre, Georges Goyau ne le suit pas seulement sur la carte, il en saisit les raisons profondes. L'enseignement de la fondatrice donne à ses filles une formation remarquable, les méditations liturgiques relient les missionnaires à toute l'action présente de l'Église, mais aussi à tout l'effort évangélique des siècles passés : il faut lire telle méditation sur la vie de saint Méthode ou celle de saint Josaphat pour comprendre quelle idée admirable de la catholicité en marche anime et soutient cette nouvelle compagnie. Quant à la formation personnelle, les consignes de la fondatrice étaient nettes : soutenir l'action missionnaire par l'immolation intérieure. L'état de victimes simples et effacées, mais joyeuses dans leur sacrifice, tel devait être le climat spirituel des Sœurs qui réunissaient sur leurs têtes le double patronage de la Vierge et de saint François. On lira avec intérêt le développement de cet institut et de cet esprit, l'accession rapide aux plus hautes formes du dévouement, le soin des lépreux, l'acceptation du martyre. On s'instruira aussi à suivre les réalisations pratiques, à voir les Franciscaines apprendre et enseigner les métiers les plus divers. Bref, à travers l'ascèse d'une âme et la montée d'une œuvre, on trouvera, et, en particulier, dans l'important livre troisième, *toute une véritable somme de spiritualité et d'activité missionnaire*. Un très beau livre de bibliothèque pour les communautés et les cercles d'étude.

C'est aux âmes particulièrement bien trempées que nous recommandons, au contraire, le beau livre de Jeanne Ance-

let-Hustache sur *Les Dames du Calvaire* (Bloud et Gay, 206 pp., in-8 écu). Elles y trouveront le récit d'une vie douloureuse, celle de Mme Garnier, et l'exposé de l'œuvre admirable issue de ce sacrifice. L'apostolat des Dames du Calvaire groupe, dans une vie de communauté, des dames *veuves*, conservant leur indépendance personnelle, mais désirant le service de Dieu dans les soins apportés aux incurables, et notamment aux cancéreuses. Son but, son recrutement, son règlement, donnent à cette œuvre un caractère très original et lui assurent une place des plus honorables dans les initiatives de la charité : la pitié chrétienne de l'auteur, servie par un noble talent, a su recréer pour nous l'atmosphère de ce généreux dévouement.

Pierre Mesnard.

La contemplation à l'école de saint Bernard

Nos lecteurs connaissent sûrement de nom l'abbaye de Tamié. Ils savent que, dans ce monastère savoyard, de jeunes moines s'appliquent, sous la conduite de leur Abbé, à retrouver dans sa pureté et sa richesse primitives l'esprit de saint Bernard, ce qui faisait dire à l'un de nos jeunes historiens des plus avertis de l'esprit cistercien que l'Abbaye fondée par saint Pierre de Tarentaise était de nouveau un des espoirs et une des lumières de l'Ordre de Cîteaux. Aussi chacun saisira le prix de ces réflexions sur la contemplation et la vie contemplative que nous apporte la dernière *Chronique de Tamié*. Bien qu'elles ne soient pas signées, chacun y reconnaîtra la marque de Dom Alexis, le Révérend Père Abbé.

Après avoir défini la contemplation par « l'union de l'homme avec Dieu », et la vie contemplative par « l'état de vie voué à la recherche de l'union divine, de la contemplation », Dom Alexis donne un « aperçu de la méthode cistercienne basée si essentiellement sur la Règle de saint Benoît que, dans l'esprit et l'intention des Fondateurs de Cîteaux, l'une et l'autre devaient se confondre en une identité unique ». Voici d'abord la description du cadre cistercien :

C'est dans le cloître, dans le monastère, que se trouve l'atelier du contemplatif, c'est là qu'il s'exerce au service du Seigneur. Il s'y fixe définitivement par la stabilité, car l'œuvre qu'il entreprend est une besogne de longue haleine qui doit s'étendre à toute la vie, de même qu'elle l'embrassera en toute son amplitude, dans tous ses détails.

Le monastère, atelier contemplatif, est construit dans la solitude, en un lieu retiré de la fréquentation des hommes. Traditionnellement, le site doit être beau : c'est une vallée arrosée par un cours d'eau; l'endroit est tranquille, tout y respire la grandeur, la beauté, la bonté de Dieu. Protégé par la solitude et la clôture, le contemplatif sera, par une organisation appropriée, mis à l'abri des préoccupations matérielles de la vie quotidienne; il devra sans doute, par un travail consciencieux, s'efforcer de gagner sa subsistance, mais son devoir accompli en ce point, il sera sans ces mille soucis qui encombrent et empoisonnent la vie ordinaire; il ne craindra pas de manquer du nécessaire, le monastère, la Providence y pourvoiront; il sait pertinemment que s'il cherche pour sa part le royaume de Dieu et sa justice, le reste lui sera donné par surcroît.

Il peut donc s'adonner à son travail dans l'atmosphère de paix que requiert impérieusement, absolument la vie contemplative. Pas d'agitation, pas d'empressement, pas de préoccupations absorbantes, pas de conversations inutiles, pas de visites dissipantes, pas de relations même épistolaires, non nécessaires, avec l'extérieur; tout étant disposé dans la teneur de la vie pour conduire à Dieu, pour écarter ce qui serait susceptible d'éloigner de Dieu.

C'est dans ce cadre que, conduit par la Règle et par l'obéissance au Supérieur, première condition de la perfection, le moine devra travailler pour parvenir à la contemplation, car il s'agit d'un travail proprement dit où collaborent l'intelligence, la volonté et le corps lui-même... L'intelligence en premier : sa tâche sera tout à fait de se purifier des idées capables de l'éloigner de Dieu et de s'enrichir des connaissances susceptibles de l'élever vers la divinité. Au vrai, il n'y a là qu'un seul effort, car le contrôle sévère de l'imagination que préconisent certains est susceptible d'engendrer les pires conséquences :

Aussi bien, d'autres préfèrent-ils, tout en préconisant un rôle modéré de l'imagination, fournir à celle-ci de nombreuses images ou espèces ayant toutes rapport à Dieu, de façon à l'occuper, à refouler de la sorte en quelque manière, à annihiler les images préexistantes jusqu'à ce que l'esprit étant bien occupé et possédé par Dieu, bien accoutumé à tout voir en Lui et à Le voir en tout, les souvenirs antérieurs que pourra produire l'imagination soient ou estompés ou incapables de nuire parce que ramenés de suite à Dieu, réduits en Lui ou tout au moins n'exerçant que peu d'attrait sur l'esprit absorbé ailleurs.

C'est l'étude de Dieu, des choses de Dieu, qui approvisionnera de la sorte l'imagination et, par elle, occupera l'esprit...

A condition, toutefois, de veiller à ce que l'âme ne soit pas troublée par des imaginations nouvelles et étrangères à sa recherche. D'où le rôle nécessaire du *milieu*.

Ce milieu, cette ambiance, est constituée par ce que les anciens appelaient la « *vita solitaria* », la vie solitaire comprenant : une clôture vraiment effective, l'absence de relations nuisibles ou inutiles quelles qu'elles soient, conversations, correspondances avec les créatures, la suppression des lectures mauvaises ou de pure curiosité, l'absence en un mot de tout ce qui peut contribuer à remplir l'esprit d'images opposées ou même étrangères à Dieu. Un milieu disposé de la sorte, constitué de telle façon que tout ce qui frappe les sens soit de nature à porter à Dieu, est évidemment très propre à faire dans l'esprit le vide du créé, à le purifier, à y mettre déjà la pensée de Dieu, mais c'est l'étude, la réflexion, la méditation qui joueront le rôle principal.

Ainsi l'intelligence préservée se livrera d'abord à l'étude

théologique, mais aussi à toute étude capable de lui faire trouver Dieu :

Bien assise sur les bases de ces principes, la vie intellectuelle du contemplatif se développe à l'aise, selon les aptitudes de chaque individu, selon ses besoins. Toujours orientée vers Dieu, mais cherchant Dieu là où elle le trouve plus facilement, plus sûrement, Dieu n'est-il pas partout ? Dieu n'est-il pas en tout ? peu importe, au fond, où on le trouve, pourvu qu'on le trouve effectivement. Il vaut mieux le trouver effectivement dans l'étude d'un grossier minéral, ou dans la trame des faits historiques, que de se fatiguer en pure perte, au risque de se décourager, à retrouver ses traces dans les magnifiques constructions des grands auteurs spirituels et mystiques.

Dans son milieu, dans le monastère, le contemplatif doit trouver, au même titre que le secours pour se purifier et se préserver des idées, pensées, contraires ou étrangères à Dieu, l'aide qui lui fournira et les principes exacts de la doctrine et leurs développements légitimes. En d'autres termes, il devra y trouver l'instruction et les livres, instruments nécessaires de son travail intellectuel contemplatif. De plus, il faut que lui soient ménagés le temps, le loisir requis pour l'étude réfléchie, méditée, en outre le calme, la paix, sans lesquelles pareille étude ne saurait être profitable ni même possible.

Ici, le texte renvoie à une note qu'il nous semble important de reproduire :

Notons encore en passant l'incompatibilité entre le travail de la contemplation et les usages de certaines maisons dites, mais bien à tort, contemplatives, où les religieux, surchargés d'occupations matérielles diverses, n'ont aucun loisir et vivent dans une perpétuelle agitation, constamment harcelés et sur le qui-vive; où le temps donné par la Règle à l'étude est regardé comme temps perdu.

Ce travail de l'intelligence facilitera grandement celui de la volonté. Au vrai, cette dernière s'exercera surtout dans une fidélité à la contemplation, et se nourrira de ce regard même.

N'oublions pas non plus le travail des puissances corporelles :

S'il est d'un ordre inférieur, le labeur de correction et d'appropriation des puissances corporelles n'en est pas moins d'importance majeure, car l'âme ne peut s'élever fibrement vers Dieu, et s'unir à lui, que quand elle est véritablement maîtresse et souveraine du corps devenu instrument souple et soumis.

On le devine, ce travail est un travail délicat, car si l'homme veut atteindre à cette vie divine, il reste homme cependant et travaille sur de l'humain :

... il faut s'en souvenir pour rester sur le solide terrain du vrai, du réel, et ne pas s'élancer dans les nuages, en plein mirage, exposé

aux dangers terribles de l'illusion. C'est la discrétion qui maintiendra dans la voie droite. Notons-le avec soin, si cette discrétion doit inspirer la méthode générale du travail contemplatif, la Règle de l'Institut où se mène la vie contemplative, elle, doit encore plus pénétrer l'application pratique de la méthode générale de la Règle aux individus. Et c'est en ceci qu'apparaît le rôle très important du Supérieur.

Ainsi, par un labeur patient, l'âme humaine sera-t-elle peu à peu épanouie, car la vie monastique n'a pas pour but, comme on le croit trop souvent, d'amoindrir l'humanité, mais de la parfaire.

La méthode contemplative cistercienne, toute imprégnée de la discrétion bénédictine, travaille la matière humaine, et elle la travaille humainement en ce sens qu'elle n'impose pas, d'une façon ordinaire, à la nature humaine d'effort au-dessus de ses forces normales; elle vise encore moins à la détruire, à l'atrophier, à la diminuer; elle tend tout d'abord à la redresser, à la remettre dans l'ordre, et, en même temps, à faire atteindre à toutes ses facultés leur développement normal, rationnel, complet. C'est dans cet esprit que, tout en débarrassant le contemplatif, par le vœu et la vertu de chasteté, des liens trop étroits, trop absorbants, trop exclusifs, et des soucis qu'entraîne la création et l'entretien d'une famille, elle ne le sèvre pourtant pas et ne le prive pas des affections familiales légitimes et ordonnées en Dieu. De plus, si le contemplatif ne fonde pas de foyer, il trouve dans le monastère un foyer, une famille avec la très réelle et très pure affection surnaturalisée d'un Père et de frères aimants et dévoués : il les aime, il en est aimé. Les affections de famille monastique sont très fortes, mais elles ne sont aucunement exclusives; elles sont parfaitement compatibles avec les affections légitimes pour la famille naturelle qui se purifient, s'élèvent, se surnaturalisent à leur contact et sur leur modèle. Ceci est très humain, mais n'en est pas moins très divin, car parfaitement selon Dieu et l'esprit de Dieu.

L'étude s'achève par un exposé des résultats de la vie contemplative par rapport à Dieu, par rapport au contemplatif, par rapport à l'humanité. Citons quelques passages touchant cette dernière considération, la plus originale :

Que n'a-t-on pas dit de l'égoïsme prétendu des contemplatifs ! Or, égoïsme et contemplation sont deux notions absolument opposées, aux antipodes l'une de l'autre.

La contemplation, en effet, c'est l'union à Dieu, c'est le service de Dieu, mais cette union, ce service sont fondés essentiellement sur le renoncement, sur l'abnégation, sur l'exclusion, par conséquent, de l'amour-propre, de l'égoïsme. Le vrai contemplatif fait abstraction de lui-même pour se vouer à Dieu, à l'amour et au service de Dieu; mais, par le fait qu'il sort de lui-même pour se consacrer entièrement à l'amour de Dieu, il se donne et se consacre à l'amour du prochain et au service du prochain, l'un est inséparable de l'autre. Comment, en effet, pourrait-on aimer Dieu véritable-

ment sans aimer aussi le prochain, que Dieu ordonne d'aimer ? Serait-on vraiment soumis à Dieu si, en ce point, on négligeait sa volonté ? D'ailleurs, dans son étude approfondie de Dieu, le contemplatif apprend ce qu'est l'homme pour Dieu, l'amour infini qu'il lui porte, le désir qu'il a de son salut; en outre, cette même étude lui fait pénétrer dans ces mystères ineffables que constituent le Corps mystique du Christ, la Communion des Saints, etc. On conçoit alors qu'il ne peut rester indifférent au bien des hommes. ses frères, à leur salut. Le véritable contemplatif est essentiellement apôtre, en ce sens qu'il a la passion du bien des hommes, comme il a la passion de la gloire de Dieu avec laquelle ce bien ne fait qu'un en réalité.

N'a-t-il pas à sa disposition les deux moyens par excellence de l'apostolat : la prière et la pénitence ? Enfin, au besoin, à l'exemple de saint Bernard, ne délaisse-t-il pas, parfois, son monastère pour évangéliser ses frères ?

Le contemplatif rend en outre à l'humanité deux autres services Il démontre d'abord par les faits, par toute sa vie, que le service de Dieu, en sa forme la plus élevée, la plus parfaite, n'est pas, comme le prétend si souvent l'humaine lâcheté, au-dessus des forces ordinaires de l'homme : en cela, les contemplatifs sont une vivante et combien utile apologétique.

En second lieu, de quel exemple, de quelle leçon est cette vie contemplative dans laquelle toutes les forces, toutes les énergies sont employées en réalité au perfectionnement moral, disons plus, intégral de l'humanité. Alors que tant et tant d'êtres raisonnables ne songent, ne sont occupés qu'à satisfaire ce qu'il y a en eux de plus bas, de plus grossier, voici des hommes qui sont en toute vérité des hommes : c'est-à-dire des esprits incarnés dans une chair, laquelle ne commande pas, mais obéit, laquelle sert et seconde l'esprit, comme c'est son rôle, comme le requiert l'ordre.

A tout prendre, entre les bons serviteurs et bienfaiteurs de l'humanité, il faut placer le contemplatif en bon rang : il veut et procure à l'humanité les biens les plus précieux, les avantages les plus appréciables, et cela dans toute la mesure des moyens les plus puissants et les plus efficaces.

Oui, ne nous lassons pas de le répéter : c'est cela qui rend l'Ordre de Cîteaux si actuel. Lorsque les fils de saint Bernard quittent le monde, ils ne brisent pas cependant les liens qui les unissent à nous. Ils se savent toujours membres du Corps mystique, et c'est pour tous leurs frères, en liaison avec ceux-là même qu'ils ne voient plus, qu'ils prient et contemplent. La vie des moines contemplatifs est d'une immense portée sociale, car elle rappelle à chacun de nous pour quoi nous sommes faits. C'est la grande leçon qui se dégage, qui s'impose aussi à quiconque visite l'abbaye de Tamié, d'où nous viennent ces pages; et c'est pourquoi elle sera toujours chère à tous les cœurs chrétiens.

A. MAYDIEU, O. P.

Lumen Ecclesiae

AVERTISSEMENT. — *Il est nécessaire qu'il y ait dans l'Église des hommes dont la sainteté soit non seulement réelle, mais visible, dont le témoignage ne soit pas seulement vrai, mais pathétique. Il faut que nous puissions « sortir » quelques-uns des nôtres, et que d'eux on puisse dire en les voyant : « Voyez ce que le Dieu des chrétiens en a fait. » Témoigner plus que discuter. Seul, l'homme inquiète l'homme, il est seul, aussi, à pouvoir l'apaiser. Mais que dire des amis de Dieu ? Ils posent l'Église et le Christ comme un fait devant eux, et les certitudes qu'ils nous donnent vont à plus grand qu'eux-mêmes. De là naît la souffrance de l'apôtre. Il sait, comme le disait un chrétien de l'âge apostolique, « qu'il importe de ne pas se faire une idée petite de notre espérance », et que c'est à lui qu'il appartient de faire aimer ou mépriser l'héritage de son Maître. « Pensez-vous que le Christ se reconnaîtrait aujourd'hui dans son Église ?... Ce n'est pas Lui le haïssable, mais la religion que l'on édifie d'après Lui. Il n'a point pactisé avec les puissances de ce monde, mais le prêtre... » On jugera par les notes qui suivent si le prêtre qui les écrivait pactisait avec les puissances du monde, quelle était la religion qu'il prêchait, et si elle était pure.*

Le P. Clérissac possédait ce don, rare entre tous, de pouvoir prêter un visage charnel aux réalités invisibles. L'esprit de saint Dominique *et* Le mystère de l'Église *ont été, pour beaucoup d'entre nous, la révélation d'un surnaturel inconnu. Ces petits livres, d'un coup, les délivraient et les portaient au-delà de ce qu'ils se résignaient mal à reconnaître comme le catholicisme.*

De la vie du Père, courte, et vécue pour une longue part à l'étranger, nous savons peu de choses, et, d'ailleurs, les activités purement immanentes des contemplatifs ne sont pas de celles qui entrent aisément dans les statistiques officielles de l'Action catholique. Le Père a sans doute beaucoup agi, mais de cette manière mystérieuse dont M. Maritain a parlé en quelques pages, belles entre toutes celles qu'il a écrites. Nous remercions Mlle P. Edleman et Mme l'Abbesse de Saint-

Paul de Wisques d'avoir bien voulu, en nous communiquant les écrits du Père qu'elles possédaient encore, nous permettre d'étendre son influence bienfaisante. Nous souhaitons que d'autres écrits nous soient encore envoyés. La Revue des Jeunes *publiera prochainement plusieurs sermons sur l'Eucharistie. Nous présentons aujourd'hui ici quelques textes relatifs à l'Ordre des Frères Prêcheurs. Ils sont groupés, pour la plupart, autour de l'idée de lumière. Leur accent, à lui seul, suffirait à prouver qu'après Dieu, ce que le Père aimait le plus au monde, c'était son Ordre.*

P. D.

Le ciel d'Italie, après peu de temps, me fait souffrir moralement et physiquement. Je n'ai plus que dans l'ordre des choses intellectuelles le sens de la lumière.

... Le saint Dominique (1) me dit, comme à vous-même, tant de choses, et je me rappelle que j'avais été frappé de cette tension de toute l'âme, à travers la physionomie, vers le mystère du Crucifix. Cela semble une douleur de l'intelligence, d'où le cœur, sans doute, n'est pas absent, mais où la sensibilité apparaît bien moins que dans la douleur de saint François d'Assise, par exemple...

... La grâce de saint Dominique que j'espère pour vous est celle d'un sens si profond et si surhumain de la *vérité* en toutes choses que rien ne pourra vous être ni un scandale (cela va sans dire), ni même une trop cuisante douleur. Croyez que ce n'est point sans motif que j'ai écrit pour vous, le jour de votre réception au Tiers-Ordre, cette parole de Newman, qui convient dans tout son développement logique le plus rigoureux à tout fils de saint Dominique : « *Ex Umbris et imaginibus in veritatem!* » Je ne connais rien de plus beau que cela.

La fête de saint Dominique, toujours pleine d'émotions pour moi, parce qu'elle aiguise jusqu'à la douleur le sens de la distance entre l'idéal et le réel.

(1) Celui de la cruxifixion de Fra Angelico.

Plus je vais, plus je trouve saint Dominique mystérieusement supérieur et attirant dans une absolue simplicité. Il est vraiment l'homme surnaturalisé, tout transparent de lumière divine, et, avec cela, si humain, si vrai, si tendre. Il reflète à la fois l'humanité et la divinité de Notre-Seigneur.

Oh ! que ne donnerait-on pas pour ne pas mourir sans avoir fait quelque chose d'efficace pour notre Ordre, l'avoir fait comprendre et aimer, dans son lumineux esprit, l'éternelle jeunesse de sa tradition doctrinale, sa magnanimité exquise, son sublime idéalisme. N'est-ce pas qu'on mourrait volontiers pour cela ?

Abbaye d'Oosterhout. — Cette sorte de ministère me fait encore plus de bien à moi-même, et je bénis Dieu de m'avoir mis en contact intime avec ce grand Ordre (bénédictin) dont l'esprit est si beau en lui-même et s'harmonise si bien avec le nôtre. Il eut l'avantage d'être fondé sur une idée plus simple et plus une que nous, et ils y sont restés fidèles, tandis qu'il nous est si difficile, à nous, de mener de front les trois grandes fonctions de notre vie — et aussitôt que nous y manquons, de ne pas tomber bien au-dessous du clergé de paroisse. Évoquez le génie dominicain avec sa puissance synthétique (hélas ! souvent oublié en fait), son éternelle jeunesse, sa force conquérante...

— Vous aurez bien compris qu'en vous souhaitant d'être mordu par le Chien de saint Dominique, je ne désirais pour vous rien de plus que l'amour de l'esprit dominicain, qui est le chevalier de la Foi, de la Vérité, de l'Absolu, de tout ce qui traduit de quelque manière la lumière du Verbe et la vie divine de l'Église.

Veritas. Dum visibiliter Deum cognoscimus, per hunc in invisibilium amorem rapiamur. — Yes, be more and more

loyal to truth, wich is nothing less than our Divine Lord Himself.

Je vous envie d'être à Sienne. Seulement je retourne votre devise : *Ex igne lux.* Quand surtout il s'agit de sainte Catherine, c'est : *Ex luce ardor,* qu'il faut dire. Toutes les doctrines et toute l'histoire mystique de notre Ordre témoignent de la primordialité de la lumière.

— C'est chez moi une conviction qui est devenue un principe, de ne pas prendre les devants sur l'action lente et toute naturelle de la grâce surnaturelle ! Ne vous mettez pas l'esprit à la torture pour savoir comment il faut doser le naturel et le surnaturel; la voix intérieure vous l'apprendra peu à peu, seulement écoutez-la et soyez-y fidèle. Prenez pour modèle sainte Catherine. — Voilà ce que l'on pourrait appeler la plus surnaturelle des Saintes ! C'est de la pure et simple lumière : elle énonce la vérité pour ainsi dire sans y insister, lui laissant produire d'elle-même ses vivifiants effets d'amour. Pour elle, la source de l'enthousiasme et de l'action, c'est la pure donnée dogmatique. Et pourtant c'est un Séraphin aussi ! Et quelle effusion parfois de tendresse en apparence humaine, comme lorsqu'elle raconte dans une de ses lettres l'exécution capitale d'un pauvre jeune homme converti et assisté par elle sur l'échafaud. Mais impossible de surprendre dans cette délicieuse tendresse le moindre atome humain. C'est uniquement le rejaillissement de l'amour surnaturel sur les facultés sensibles.

... Priez bien pour que Dieu m'accorde de lui ramener au moins *Une* âme, de celles qui sont les *plus loin* de Lui. Car je crois pouvoir oser dire que, moi aussi, je suis plutôt l'apôtre *des Gentils,* comme saint Paul. C'est aux païens, ou du moins aux moins croyants, que ma parole va d'elle-même.

Le Gérant : E. Aubin. Imp. E. Aubin et Fils. — Ligugé (Vienne)